

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفي دي كير

SOMMAIRE

	Pages.
JULIEN BENDA..... Des constantes de l'esprit humain sur le plan moral et sur le plan esthétique.....	177
H. SOULON..... «Moments d'un captif», d'André Bellivier.....	181
J. MERLEAU-PONTY..... Problèmes économiques.....	199
ROBERT LAULAN..... Edmond About, enfant terrible de l'école d'Athènes.	204
V. VIKENTIEV..... Chronique d'une vie (<i>à suivre</i>).....	208
JEAN-LOUIS DESTOUCHES. Charles Fabry et l'optique française.....	231
ALBERTE VIENNOT..... Il fait noir cette nuit (nouvelle).....	235
LÉON DEGAND..... Apprendre à voir.....	241

LA VIE THÉÂTRALE

ROBERT KEMP

rdc

ÉGYPTE : 12 PIASTRES





A NOS LECTEURS.

⊙ *La Revue du Caire* s'est assuré la collaboration de plusieurs écrivains et savants les plus notoires de France, d'U.R.S.S. et de Grande-Bretagne.

⊙ Ainsi, à ses fidèles abonnés et lecteurs, *La Revue du Caire* est heureuse d'offrir la primeur d'articles inédits signés des plus grands noms de l'Étranger, à côté de sa collaboration habituelle d'Égypte et d'ailleurs, qui groupait déjà les talents les plus autorisés.



MISSION LAÏQUE FRANÇAISE

Lycée Français du Caire

2, Rue El-Hawayati

JARDIN D'ENFANTS ET PETIT LYCÉE

Arabe dans toutes les classes, depuis le Jardin d'Enfants, et anglais à partir de la Huitième.

LYCÉE DE FILLES

Entièrement séparé. Préparation au Baccalauréat français et Cours Complémentaires (culture générale; enseignement ménager; puériculture).

LYCÉE DE GARÇONS

Enseignement de base commun. Option après le premier cycle entre les Sections française, égyptienne et commerciale.

Éducation physique et sports. Formation de l'esprit et du caractère par les méthodes libérales et actives. Service automobile.

Lycée Français d'Alexandrie

Chatby

JARDIN D'ENFANTS, LYCÉE DE FILLES

Entièrement séparé. Préparation au Baccalauréat français et au Baccalauréat égyptien. Section d'enseignement ménager.

LYCÉE DE GARÇONS

Préparation au Baccalauréat français, au Baccalauréat égyptien et au Diplôme Supérieur de Commerce.

Enseignement de l'arabe et de l'anglais dans toutes les classes.

Éducation physique et Sports.

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'AGRONOMIE ÉGYPTIENNE

Au Lycée et à l'annexe agricole de Ras el-Soda.

COURS SUPÉRIEURS :

sciences, lettres, droit, sciences économiques.

COURS D'INGÉNIEURS :

chimistes et de sous-ingénieurs électro-mécaniciens.

**LA RENTRÉE EST FIXÉE, DANS TOUS LES ÉTABLISSEMENTS DE
LA MISSION LAÏQUE FRANÇAISE, AU MARDI 1^{er} OCTOBRE 1947.**

MISSION LAÏQUE FRANÇAISE

Lycée Franco-Égyptien

Avenue Fouad I^{er}, HÉLIOPOLIS

LYCÉE DE GARÇONS

Les deux cultures française et égyptienne données à tous les élèves.

Préparation aux Baccalauréats égyptien et français. Français, arabe et anglais obligatoires.

LYCÉE DE JEUNES FILLES

Entièrement séparé du Lycée de Garçons.

Baccalauréat. Section de culture générale. Arts d'agrément et ménagers.

JARDIN D'ENFANTS

Tous les sports sont pratiqués sur les plus vastes et les plus beaux terrains d'Égypte. — Autobus.

Collège Français de Garçons

45, Rue du Daher

Prépare au Certificat d'Études primaires françaises et au Baccalauréat égyptien.

Collège Français de Jeunes Filles

6, Rue Zohni, Daher

Prépare aux Certificats d'Études primaires et aux Brevets.
Arabe et anglais dans toutes les classes.

Section de préparation au Brevet d'Études Commerciales.

**LA RENTRÉE EST FIXÉE, DANS TOUS LES ÉTABLISSEMENTS DE
LA MISSION LAÏQUE FRANÇAISE, AU MARDI 1^{er} OCTOBRE 1947.**

CHEMILA

nouveautés

le caire·paris

LA REVUE DU CAIRE

DES CONSTANTES DE L'ESPRIT HUMAIN SUR LE PLAN MORAL ET SUR LE PLAN ESTHÉTIQUE.

Je commencerai par le plan esthétique, parce que, étant celui d'une activité qui ne s'exerce que lorsque nos besoins primordiaux sont satisfaits, un plan d'activité de luxe, il est, dans les heures tragiques que nous traversons, celui qui nous importe le moins. Je crois pourtant instructif d'observer que, par-dessus l'immense diversité des œuvres que l'humanité, depuis qu'elle existe, déclare belles, il y a certaines conditions invariables qu'elle en exige pour leur décerner ce titre. Quelles sont ces conditions est un problème qui voudrait un volume. Je crois toutefois pouvoir en indiquer une, qui vaut pour tous les arts, littéraire, pictural, musical : la composition, plus précisément la subordination des parties à une idée centrale, le concours de toutes ces parties vers un but déterminé, ce que, dans sa *Philosophie de l'Art*, Taine a appelé la convergence. Une œuvre dénuée de ce caractère, une proposition d'« impressions », comme tel recueil de notations sporadiques, tel journal intime, tel album d'instantanés, pourra être tenue par l'humanité pour une œuvre séduisante, excitante, pénétrante, non pour une œuvre *belle*. Il semble

y avoir là quelque chose de fixe dans le dictat de sensibilité esthétique. Et voici encore une condition que l'humanité semble exiger fondamentalement de l'œuvre d'art, notamment de l'œuvre littéraire, non pas cette fois pour la déclarer *belle*, mais pour la juger propre à retenir son attention ; c'est qu'elle lui propose une affirmation, qu'elle énonce *quelque chose* ; et ici nous pouvons voir les aspects de cette exigence varier avec le temps, cependant que *dans sa nature* elle demeure invariable. Ainsi, pour parler de poésie, l'humanité d'il y a encore cinquante ans exigeait que ce *quelque chose* fût de l'ordre logique, intelligible au sens logique, alors que celle d'aujourd'hui admet qu'il soit simplement de l'ordre *affectif*, non défendable selon la logique ; que, par exemple, elle goûte grandement, à moins d'être châtrée de toute sensibilité sous ce rapport, une suite verbale comme celle-ci de Paul Éluard :

La présence de la lavande au chevet d'un malade,

dénuée de toute consistance logique (elle n'a même pas de verbe), mais douée d'une très réelle consistance affective par l'homogénéité des idées de *lavande*, de *chevet*, de *malade*. Quant à une poésie qui entend ne comporter aucune consistance, ni logique ni affective, une poésie dans laquelle, comme je le lisais récemment sous la plume d'un jeune poète surréaliste (1) pour louer un de ses confrères, *l'intelligence et le cœur sont désorientés*, de cette poésie-là l'humanité éternelle se détourne (2), alors qu'elle a fort bien su venir à des révolutionnaires comme Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud, Apollinaire,

(1) *Domaine français* (Genève 1943), p. 425.

(2) Cf. sur ce point Marcel RAYMOND, *De Baudelaire au Surréalisme*, p. 344, et notre ouvrage : *Du poétique, selon l'humanité, non selon les poètes* (Les Trois Collines, Genève), notamment l'appendice : « Non possumus ».

parce que ceux-là lui ont permis, fût-ce, dans l'affectif pur, sinon toujours du moins très souvent, un état de conscience cohérent, une représentation définie. Tout cela pour nous inviter à reconnaître que, dans les attitudes de l'homme en face de l'œuvre d'art, derrière l'infinie multiplicité de leurs aspects, il y a quelque chose qui ne change pas, quelque chose de constant.

Enfin je voudrais montrer une constante de l'esprit humain dans le domaine qui nous importe le plus : le domaine moral. Cette constante, c'est l'idée de justice abstraite, semblable à elle-même par-dessus la diversité des temps et des lieux. Si l'on excepte la démocratie, dont l'attachement à une telle justice est un des articles organiques, on peut dire qu'elle est répudiée, voire bafouée, aujourd'hui par tous les partis ; par les Allemands, déclarant en 1914 que leur violation de la Belgique était juste puisqu'elle était conforme à l'intérêt de l'Allemagne étant données les conditions où elle se trouvait ; par Barrès prononçant, lors de l'affaire Dreyfus, que le maintien de la condamnation était juste du seul fait qu'une révision du procès eût été nuisible à la France ; par ceux qui affirment, au nom de la science, que l'idée d'une justice semblable à elle-même à travers les temps est une invention de métaphysiciens, que l'idée de justice est déterminée chez l'homme par l'état économique de son époque et varie avec elle. Or je tiens cette affirmation parfaitement fautive ; je tiens que les peuples que Nabuchodonosor tirait avec un anneau dans le nez le long des routes chaldéennes, l'infortuné que le seigneur du moyen âge attachait à la meule en lui arrachant sa femme et ses enfants, le pauvre diable que César Borgia faisait lier à un arbre et perçait de flèches pour amuser les dames de sa cour, l'adolescent que Colbert clouait au banc de la galère pour toute son existence, le menuisier auquel le duc de Recquigny plantait un couteau dans la gorge parce qu'il lui présentait sa facture, je tiens

que ces malheureux avaient fort bien le sentiment qu'on violait en eux une justice abstraite et ne trouvaient nullement que leur sort était juste étant données les conditions économiques de leur époque. Il ne faut pas, promulgue un de ces docteurs, prêter aux hommes d'autrefois des idées que l'état économique de leur temps ne leur permettait pas d'avoir ; ils ne pouvaient pas « aller plus vite que l'histoire ». J'imagine que ces indisciplinés allaient plus vite que l'histoire et avaient fort bien de la justice l'idée que nous en avons aujourd'hui. Et je trouve encore suggestif de constater qu'il y eut toujours, depuis les âges les plus reculés, des révoltes d'opprimés, d'où il suivrait que ceux-ci ont peu regardé leur condition comme légitime vu l'état économique de leur temps ; et d'observer que les oppresseurs ont toujours voulu justifier leur conduite au nom d'une justice absolue, l'argument des justices « de circonstance » étant une chose très moderne. De tout cela je conclus que l'idée d'une justice abstraite inscrite de tout temps au fond du cœur humain n'est nullement une invention de rêveurs, mais bien une chose dont on peut historiquement vérifier la réalité.

Telles sont quelques-unes de ces constantes que toute une philosophie moderne s'emploie à nier ; négation qui n'est pas seulement contraire à la vérité, mais comporte un effet démoralisateur en ce qu'elle enseigne aux hommes à ne croire à aucun élément stable dans leur nature, à aucun point de repère qui puisse leur constituer une *tenue*, au sens originel du mot, et les pousse, peut-être malgré elle, à une existence à la dérive.

Julien BENDA.

PRÉSENTATION D'UN POÈTE.

« MOMENTS D'UN CAPTIF »

D'ANDRÉ BELLIVIER.

Moments d'un captif, comme son titre l'indique, est un recueil de poèmes écrits par l'auteur, André Bellivier, durant sa captivité en Allemagne. Le livre a paru en 1945 aux Éditions Vautrain, à Paris (1) ; mais le nom d'André Bellivier nous avait déjà été révélé, parmi d'autres poètes aujourd'hui célèbres, tels que Loys Masson, Luc Decaunes, par le recueil édité en Suisse, en 1943, grâce aux soins d'Albert Béguin, sous le titre de *Cahier des prisonniers*.

Au reste, ce n'était pas là le premier essai du poète : il avait écrit, avant la dernière guerre, un livre de Poèmes qui eut l'honneur de recevoir le prix Mallarmé en 1939.

Poète prisonnier, poète captif : ces vocables nous ramènent quelque peu en arrière — à un temps qui nous paraît même terriblement lointain, bien qu'il soit si proche. Mais ce n'est pas là ce qui nous arrêterait de présenter cette œuvre, au

(1) Illustré de beaux dessins, noblement stylisés, de Stanislas Wojcieszynski.

contraire. Le temps lui donne déjà un recul suffisant pour qu'elle puisse être jugée équitablement.

Certains seront tentés de regarder d'un œil peu favorable une poésie née des circonstances, une poésie « engagée », comme ils disent, donc entachée d'impureté. Nous verrons ce qu'il y a lieu de répondre à une telle manière d'envisager l'œuvre, ou plutôt nous verrons que l'œuvre se défend parfaitement elle-même, à ce point de vue. Pour nous, quel que soit notre respect pour un homme qui a eu l'honneur et l'infortune de faire les deux guerres, le titre de « poète captif » ne saurait nous en imposer que dans la mesure où le poète a pris occasion de sa solitude pour méditer et creuser davantage cette notion de Poésie qui sera toujours — heureusement — une énigme indéchiffrable. C'est assez dire en quelle estime nous tenons l'œuvre que nous nous proposons de présenter aux lecteurs de la *Revue du Caire*.

*
* *

Qui est André Bellivier ? André Bellivier est professeur de mathématiques dans un grand lycée de Paris (1). Poète et mathématicien : alliance exquise et rare. On ne s'étonnera pas d'apprendre que des liens d'amitié l'unissaient à Paul Valéry (2). L'auteur de *Charmes*, dans une admirable lettre adressée au poète captif — lettre dont le fac-simile ouvre le recueil d'André Bellivier — lui écrivait ces mots que je transcris non pas seulement parce qu'ils sont l'hommage d'un grand esprit, mais aussi parce que s'y révèle la délicate

(1) Au lycée Condorcet, en ce même lycée où, il y a quelque soixante-dix ans, Mallarmé, professeur d'anglais, « donna la dime de ses minutes ».

(2) Amitié non point intime et familière, mais respectueuse et quasi religieuse, tient à préciser André Bellivier.

sensibilité, l'aimable gentillesse — trop méconnue peut-être — de l'homme : « Je voudrais que (dans ces mots) vous sentiez toute la présence de mes sentiments et de la certitude à laquelle je me tiens que votre noble esprit trouvera dans ses doubles ressources ce qu'il faut de constance et de diversion dans la profondeur pour supporter les longues et dures épreuves. Le poète et le géomètre sont, entre tous les hommes, les mieux faits pour rendre fécond l'amer loisir. »

André Bellivier est un grand admirateur de l'Égypte. Il vint l'année dernière au Caire, comme membre de la Commission des examens du baccalauréat français, réalisant un désir déjà ancien de visiter l'antique et mystérieuse terre des Pharaons. C'est alors que nous l'avons connu. Il est originaire du Midi : on s'en aperçoit à son accent chantant qui a gardé — comme il aimerait à dire — « quelques décimales » du terroir. Quoique méridional, il parle peu, et seulement pour exprimer des pensées délicates et soignées qu'il enveloppe de gestes harmonieux et plastiques.

On a pu le voir, dans les rues du Caire, en plein mois de juin, déambulant lentement, en complet sombre, le béret béarnais sur l'oreille, la canne à la main. C'est un homme charmant, simple, modeste, cordial.

La lettre de Paul Valéry, l'amitié qui unissait les deux poètes, le prix Mallarmé obtenu en 1939 pour son premier recueil de poèmes indiquent assez de quel côté penchent les sympathies littéraires d'André Bellivier. Ses maîtres sont évidemment Mallarmé et Paul Valéry. Mais si, pour la rigueur et l'exigence de l'esprit, pour la conscience de l'ascèse morale, pour la probité de son art, pour le sens du rythme et de la musique incantatoire, il demeure leur disciple, c'est en d'autres poètes que sa pensée profonde, son attitude devant le mystère de la vie et du monde recherchent et trouvent des affinités spirituelles. L'inquiétude mystique de Rilke, son lyrisme, son orphisme ; la tendresse confiante de Supervielle

ont corrigé en lui ce que l'exemple de ses maîtres symbolistes pouvait avoir d'abstrait, de trop rigoureusement intellectuel, d'austère, de froid, diront quelques-uns. A l'exemple de Rilke et de Supervielle, l'attitude d'André Bellivier devant la poésie est une attitude morale. Je veux dire qu'à aucun moment sa poésie n'est une fuite devant le réel, une évasion, un jeu, un exercice si noble soit-il, mais un point de départ, un moyen de connaître et de se connaître, de s'accomplir, de se dépasser. En un mot elle demeure humaine, toute centrée sur l'humain.

On ne s'étonnera point, après ce que nous venons de dire, que cette poésie, bien que née des circonstances, leur doive en réalité fort peu. Rien de comparable ici avec la poésie d'un Aragon. La guerre en tant que thème, thème pittoresque ou pathétique, sujet d'épique ou d'épopée, n'apparaît que dans un poème : *Chant pour les Morts des deux guerres*. Certes ce n'est point nous qui reprocherions au poète de chanter, lui participant, à grande voix, l'héroïsme et le sacrifice de ses frères, mais nous lui savons gré de demeurer simple dans la grandeur, humble, fraternel.

Quelques vers suffiront à donner l'idée de ce ton sobre et chaudement amical qui est celui du poème.

*Épave rejetée béante de tristesse,
 Pourrai-je, moi, le compagnon, parler de vous?
 O âmes déliées comme un lâcher d'oiseaux
 Dans l'azur dévorant!
 Je ne retrouverai qu'un peu de notre enfance,
 Quand nous jouions près de visages immortels,
 Qu'un lambeau d'êtres purs et si pleins de naufrages,
 Si pleins de la splendeur triste d'avant les hommes.*

Et l'on ne saurait être insensible à la haute élévation de ces conseils humains, à l'acte de foi et d'espoir par quoi le

poète conclut son chant — si l'on songe surtout que ces vers furent écrits en 1940 :

*Pour aborder un jour à la rive sans rive,
Il faut donner un nom au havre qui s'éloigne.
Pour être seul et fort sur la mer étoilée,
Aime l'ennui du port, le goudron, les anneaux
Dans le môle scellés, rouillés sous le varech,
Et ces mâts de barques aux noms de jeunes-filles éternelles ;
Pour être seul dans son amour sans visage,
Aime d'un secret d'or, ô durement, les larmes
Sur l'ombrage des cils qui battent le temps pur ;
Pour être nulle part, ancre-toi dans la terre —
FRANCE du peuplier, de l'olive et du gui —
Le chemin de misère aborde au delà du chagrin.*

*Sois comme nous dans la clarté terrible et douce...
Luit le surnaturel au delà de l'absurde.*

C'est là tout ce que la guerre, — en tant que thème — a inspiré au poète : on ne dira point qu'il en a abusé. Tous les autres poèmes sont le résultat des longues et solitaires méditations du captif. Les thèmes en sont ceux-là mêmes que l'inquiétude moderne ne cesse de reprendre et de sonder : le moi et la conscience, le conflit du rêve et de la vie, les intermittences du cœur et de la mémoire, le temps, le temps pur, — et ces thèmes éternels en lesquels se fondent tous les autres : l'amour, la mort.

Je n'entreprendrai point ici de commenter en détail la pensée du poète. Certes cette pensée est souvent ésotérique et parfois même — contrairement à ce que peuvent faire croire les premiers vers cités — assez difficile à pénétrer ; mais elle n'est pas volontairement obscure, et d'une manière générale l'idée essentielle en apparaît assez clairement. Et

puis, ai-je besoin de répéter, après Valéry, qu'un poème ne se commente pas?

Je choisirai donc parmi ces poèmes ceux qui *me* paraissent renfermer à la fois la plus grande somme de pensée et de magie poétique, me contentant de les relier entre eux par le lien de quelques mots d'introduction.

Voici d'abord le thème de la Dormeuse — thème connu et souvent exploité après Valéry ; je devrais dire plutôt image ou symbole souple que le poète peut interpréter dans les sens les plus divers. Plus qu'à la Dormeuse de Valéry, en effet, c'est à la Belle au bois dormant de Supervielle que le poème me fait penser. Comme l'auteur des *Gravitations* le poète oppose ici le songe fragile à la vie marquée du sceau de la chair.

LA JEUNE DORMEUSE.

*Loin du corps de corail sur qui veille le cil,
L'enfant, dans le sommeil et la pénombre verte
Des prés riant d'azur, garde la paume ouverte
De la petite main, phalène au feu subtil.*

*Dors parmi les moiteurs suaves de l'exil,
Vierge épave de songe à des anges offerte,
Sans voir que la coquille attentive et déserte
Équilibre l'espoir et pèse le péril.*

*Le regard de la bague ou la nacre des ongles
Ni les arcs et les chocs des balles, toi qui jongles,
N'é luderont le sceau sur ces lignes de chair.*

*Dans le miroir du devenir et des étoiles,
Dors, je pose sur lui, pour le sourire clair
De ton réveil, un fruit aux couleurs de tes voiles.*

Quand nous parlons d'influence à propos de ces poèmes, il va sans dire que nous n'en faisons point grief à l'auteur, si par l'utilisation idéologique, l'expression ou l'image, il renouvelle le thème. « La balle est à tout le monde » comme dit Pascal. L'image de cette main d'enfant « coquille attentive et déserte » qui « équilibre l'espoir et pèse le péril » suffirait à authentifier l'originalité du poète.

De Supervielle encore les réminiscences apparaissent cette fois, me semble-t-il, plus transparentes dans le poème qui suit. Le ton lui-même rappelle la « poésie discours » de l'auteur des *Gravitations*. Le thème : essai de conciliation de la vie et de la mort est lui-même très superviellien, très rilkéen aussi d'ailleurs — ce qui ne nous surprend pas puisque la poésie de Supervielle est tout imprégnée de la pensée de Rilke.

*Et nous sommes tous là qui découvrons la vie
Ancienne et les choses si pleines de sens
Éternel comme ce qui traversa la mort.
Et même celle-ci, cette contrée muette,
Ne nous apparaît pas tellement désolée,
Tellement étrangère à l'autre sur la terre.
Mais le moment soyeux se lacère et se fond,
Le chemin ne court plus vers les rivages, vers les sables,
Et nos cœurs se refont lourds comme des montagnes,
Avec leurs ravins noirs,
Leurs rocs désespérés,
Leurs oiseaux de remords.*

Voici maintenant l'un des plus beaux poèmes du recueil, à notre avis. Pour traduire le mystère du moi, le drame de l'âme et du corps et leurs « interférences », le poète découvre de fortes et originales correspondances, concrètes à la fois et

mystérieuses, élusives comme la pensée. Le poème a une chaleur humaine, une tristesse émouvante.

*Visage et corps qui gravitez si loin de l'autre,
Tout s'enfuit, tout se meurt de vos interférences,
Hormis cette pluie étrange sur la mémoire
Ouvrant une patrie dans le désert des yeux.*

*Beaux yeux, pures clartés, qui fermez les paupières,
Lorsque, par son tendre incarnat, la momie brûle,
Vos regards prennent source en ce vin étranger,
Mais qui cède les pleurs et parsème les astres.
Singulière marée à la rive du sang!
L'âme se pose-t-elle, ainsi l'oiseau des mers,
Sur la plage qui sait le secret du colloque?*

*Jour à jour la prunelle approfondit sa nuit.
Le sommeil réunit et désunit les chaînes.
Sur le double qui se souvient un chant s'élève.*

J'en arrive maintenant à ce qui me paraît être l'idée essentielle et comme le noyau de la pensée d'André Bellivier. Toute son œuvre est visiblement traversée par la hantise de l'Éternel, de l'Intemporel. Comment échapper à l'éphémère dont nos jours sont faits, comment échapper au rythme des astres et des saisons, comment renoncer aux choses et comment ne point renoncer, comment concilier le temps qui passe avec l'Absolu qui nous hante? La réponse du poète captif, je la trouve dans Rilke. Tant est profonde la parenté de ces deux esprits; tant est semblable l'attitude de ces deux âmes également éprises du désir de réconcilier l'homme avec la vie, avec le monde.

Rilke écrit : « Toutes les formes d'ici ne doivent pas être seulement utilisées dans la limitation du temps, mais, autant

que nous le pouvons, intégrées dans ces significations supérieures auxquelles nous participons. Transformer : tel est notre devoir ; imprimer cette terre provisoire et caduque en nous, si profondément, si douloureusement, si passionnément, que son essence ressuscite en nous, *invisible*... Nous sommes les abeilles de l'Invisible. Nous butinons éperdument le miel du Visible pour l'accumuler dans la ruche d'or de l'Invisible.»

Donc consentir aux choses, au monde, au visible, mais pour le dépasser, pour l'atteindre en son essence : opérer la transsubstantiation de l'éphémère en éternel, en intemporel.

La strophe suivante me paraît exprimer parfaitement ce que je viens de dire :

*Chaque saison couvre et découvre les nuages.
Attends l'heure où l'étoile émerge sur les eaux.
Ne mêle pas à du temps pur le temps qui passe ;
Un à un les orbes se referment
Mais l'un d'eux les enclôt qui jamais n'atteint son retour.*

Je pourrais citer tout un groupe de très beaux poèmes où ce thème s'illustre à chaque fois de nouvelles images, de nouvelles correspondances. Voici d'abord le poème intitulé : *la Sorbe*, dans lequel le thème de l'amour ajoute comme une résonance nouvelle :

*L'automne : ô symphonie des blancs nuages sur les vignes!
L'âtre sorbe a roulé sur les graviers de la colline
Et la mélancolie, dans le ciel de sa chair,
Perce en grains étoilés de taches de rousseur.*

*Même la pluie ardente des nuits égales
Et les grands vents ne changeront
Le lent travail secret, l'arome de muscat.*

O l'habitude de la terre!
Le monde, jour à jour, inscrit la ligne stricte,
Sur la sorbe isolée et les astres dociles.
Un noyau a suffi, tenace et de silence,
Sur une solitude en flamme et désolée.

Musique d'une vie. O mon amie perdue!
Les saisons, à leur tour, inscriront leur langage ;
Laisse glisser le glas ;
Surmonte-le, dépasse-le jusque dans l'âme,
Avant l'hiver muet de la mélancolie.
Dans l'amour de l'amour qui n'a plus de moments,
Loin des instants mortels d'un cœur borné de gouffres.

Quant à moi je les vois et je les vis et je les souffre,
Le parfum de muscat sucrant ta chair mourante,
O sorbe!
Le cerne du regard et d'une chevelure
O sœur!

Dans le poème *In memoriam* le poète se demandant quelle image élire pour éterniser le souvenir d'un ami disparu (1) choisit quoi donc? une grappe cueillie au plein soleil de midi :

Entre la maison et la vigne,
Dans le magique instant du soleil à sa cime,
Elle luisait dans le panier et sous les feuilles,
La grappe de velours, prémice de l'année,
Récolte de joie bleue et de rosée nocturne.

(1) Cet ami, c'est le père du poète, qui se fit vigneron à quarante ans passés, nous a confié André Bellivier.

Elle chantait

Dans les sentiers des tamaris salés et des myrtes amers.

Patience du sol et sainte récompense.

Nous étions dans la vie.

O suspens de l'été, aujourd'hui je t'évoque!

Quelque geste divin apparaissait en nous :

Il se referme en moi et tes yeux endormis.

On le conçoit aisément : l'amour, pour André Bellivier, ne saurait être un thème sentimental. Il est curieux de constater qu'il est lié le plus souvent au souvenir d'une « sœur perdue », d'une morte, — comme c'est le cas pour cette œuvre capitale qu'est le *Requiem* dont je parlerai. Et ici encore, je ne puis m'empêcher de penser à Rilke pour qui le plus grand amour est celui qui se nourrit de l'absence et non plus de la possession, de l'attente et non plus de la présence — idée qu'il illustre magnifiquement par le mythe immémorial d'Orphée et d'Eurydice éternellement séparés, éternellement amants.

De même André Bellivier poète émet ce *Vœu* :

Que je sois dans ton souvenir

Comme une algue mouvante,

Comme une chevelure azurée et qui s'éteint quand on l'effleure.

Ne me grave pas dans ton cœur :

Je suis trop seul et je transgresse ;

Je fuis

Ou bien je veille dans l'ennui, cette heure éteinte.

Miroir, je suis déjà devant ta peine

Pour mieux te contempler et te rendre à toi seule :

Reconnais-tu ce sortilège

Des sources et des vols lisses dans ta patrie?

Que je sois le reflet de l'île qui surgit

Dans un soir revêtu de pure conscience,

Un long soir musical où la mort est sans prise.

Dans un autre poème intitulé *Hypogée* — il y aurait lieu, soit dit par parenthèses, d'étudier les nombreuses images que la terre d'Égypte a inspirées à André Bellivier — le poète suscite bien une présence et l'évoque, mais c'est la Présence à jamais dans la mort.

Présence! ô présence!
Ton parfum, ton santal coulent jusque dans l'âme!
Il fait nuit.
Verse moi ta puissance et sa mort étoilée :
Au point de défaillir,
Sur mon cœur, sur ton cœur pose le scarabée,
Soyons les endormis sur la cange infernale,
A jamais, à jamais, sous la brûlure sainte du désert.

Il faudrait ici analyser longuement ce poème dont j'ai déjà fait mention : *Requiem*, un long poème noblement ambitieux de plus de cinq cents vers, construit à la manière d'une ode de Pindare ou de Ronsard, par strophes et antistrophes, où le poète semble avoir voulu rassembler ses idées les plus hautes, ses thèmes les plus chers, comme dans une vaste symphonie. L'idée fondamentale me semble en être le mythe même d'Orphée — le mythe cher à Rilke entre tous — c'est-à-dire la quête de l'éternel, la communication de la vie et de la mort, l'amour par delà la mort, le conflit de la solitude humaine et de la foi mystique, le conflit du Visible et de l'Invisible.

De ce drame d'une ampleur faustienne, cueillons les moments essentiels.

D'abord l'évocation de la mort :

Une cendre s'ajoute au tumulus du monde.
L'écho s'ajoute aux échos étoilés des tombes.
De la Suprême Rose un suprême pétale
Se détache. Et l'ombre se ferme sur les ombres.

L'apparition de la morte, suscitée par une pensée qui veut échapper au temps et au monde des apparences :

Jubile! je suis seule entre ton ombre et Dieu.

.....

Aime-moi. Je vaincrai par ma première larme

La mort, la seule mort : tes ombres...

.....

Aime, je ne suis pas un visage du temps,

Les cygnes sous mes yeux glissent sans s'émouvoir ;

Le ciel me frôle seul et la feuille et la source.

Je suis mieux qu'une morte : une image endormie...

Mais l'ascèse rigoureuse du poète repousse la tentation de l'esprit. Cruellement, il s'exile dans une solitude glacée, refuse le monde inconnu pour le mieux pénétrer par son absence même :

L'âme marmoréenne

En son vol de cristal

Aime les minéraux

Et l'or de la rigueur.

Que le monde inconnu

Soit étranger au mien,

Pour le mieux pénétrer,

Pour durcir mon exil

Comme le diamant

Se nourrit de ténèbres.

Attitude insoutenable : les choses, loin de se laisser saisir, l'abandonnent : il éprouve l'impression d'être dans un monde vide, un monde abandonné :

Je ne peux rien saisir, rien ne me saisit plus.

Quel baume a séché ma blessure?

Dans le pays qui me regarde,

*Nulle brise d'amour ne veut que je m'explore.
O silence! O désert! Même vos pures flammes
Votre appel ocellé
Ont un rayonnement très loin derrière moi.*

Nous croyons être parvenus au terme extrême de la solitude et du dénuement : c'est au contraire le moment où le plus profond désespoir se retourne ; où selon la belle image de Rilke, les Abeilles, ayant lutiné le visible, «l'accumulent dans la ruche d'or de l'Invisible». Désormais les choses sont entrées dans l'éternel :

Sans crainte de jaillir, Choses, je vous contemple...

*Par la cendre amoureuse et des vents et des grèves
Prépare-toi, matière, à la forme divine :
Les grains s'adoreront pour recréer l'amphore.
O nombre, nous t'aimons, qui t'avons su détruire!
Cyprès, fuseaux natal, je vous vois sans alarme,
Je peux vous contempler, sans crainte de faillir.*

Le poète peut maintenant chanter l'Hymne de la Réconciliation : il a vaincu ses ombres, il a vaincu la mort.

*Le goût, le sens changent de ciel, ô mon enfance!
Je jouis sans jouir et je vis sans ma vie.*

*Sur les galets, sur le limon de la mémoire,
Les derniers feux follets dorent la flore morte
Et l'âme consolée de son isolement
Attend l'obscurité de l'au delà des nuits,
Des nuits qui garderont les tisons et les cendres,
L'au delà ruisselant de musique endormie ;
Le souffle qui nourrit le cantique d'Orphée*

*Se dissipe et se perd dans les vallées secrètes,
Jusqu'au règne muet que nulle haleine trouble
Dans le désert de l'âme et de sa nostalgie.*

L'essor spirituel est au solstice d'ombre.

Enfin *il fait jour sur le monde* — Supervielle s'écriait de même dans les *Gravitations* : *qu'il fait humain, ô destinée!* — Le poète, en une conclusion hautement spiritualiste proclame son espoir, laisse éclater sa joie :

Ailleurs, ils sont ailleurs les corps ressuscités!

*Espoir! Plaine dans l'âme au déclin des images,
Appel toujours futur, le désir de Dieu même,
Jeune visage de la mort,
Je peux suivre ton pas, j'ai repoussé mes ombres.*

Je voudrais enfin, pour terminer, citer l'admirable poème de Rilke si délicatement traduit par André Bellivier : *la Mort de la Bien Aimée*. De l'un à l'autre poète on verra, encore une fois, combien la parenté est profonde, avec cependant cette différence — si bien mise en lumière par le traducteur — que Rilke se meut dans le merveilleux avec une aisance et une familiarité qui contrastent avec la tension et la gravité habituelles à l'auteur des *Moments d'un Captif*.

*Il ne savait de la mort que ce qu'ils savent tous!
Qu'elle nous prend et dans le muet nous précipite,
Lorsqu'Elle, non pas arrachée à lui,
Mais tendrement déliée de ses yeux,*

*Glissa vers les ombres inconnues,
Et quand il sentit qu'elles avaient maintenant là-bas,
Comme une lune, son sourire de jeune fille
Et sa manière de faire du bien :*

*Alors les morts lui devinrent familiers
Comme si, grâce à elle, il était pour chacun
Un parent proche ; il laissa dire les autres*

*Et ne crut pas et nomma ce pays
Le bien-situé, le toujours doux —
Et il le déchiffra pour les pas de la morte.*

*
* *

Si l'analyse que j'ai tentée de l'œuvre d'André Bellivier n'est pas trop infidèle, il me semble que la qualité première de cette poésie est son élévation, sa grandeur morale. Elle ne vise à rien de moins qu'à éclaircir le grand mystère, qu'à ouvrir une fenêtre dans l'au-delà. A force d'amour et de confiance elle réconcilie l'homme avec l'univers et avec l'Invisible, elle établit une communication entre les deux domaines de la vie et de la mort, ou plutôt elle en fait un seul et unique domaine, opérant ainsi la grande unité des Êtres dans le Tout. Pourquoi ne saurions-nous pas gré à cette pensée d'être optimiste, d'être humaine, quand tant de poètes s'acharnent à nous désespérer ou à nous proposer des visions fulgurantes peut-être mais qui instantanément éteintes nous replongent dans la nuit ?

Une des erreurs les plus pernicieuses sans doute de la poésie moderne aura été de nous donner à croire qu'il y avait incompatibilité entre la fidélité à l'inspiration et l'élaboration d'une œuvre. Combien de prétendus visionnaires, sous ce fallacieux prétexte, se sont crus autorisés à nous livrer tel quel l'informe bric-à-brac de leurs images ! L'œuvre d'André Bellivier démontre au contraire que l'on peut conduire un poème, l'organiser selon une idée, sans pour cela se refuser à accepter des dieux, du merveilleux, du rêve, des souvenirs d'enfance, les images et les symboles qui glorifient la pensée. Si étranges,

*Alors les morts lui devinrent familiers
Comme si, grâce à elle, il était pour chacun
Un parent proche ; il laissa dire les autres*

*Et ne crut pas et nomma ce pays
Le bien-situé, le toujours doux —
Et il le déchiffrâ pour les pas de la morte.*

*
* *

Si l'analyse que j'ai tentée de l'œuvre d'André Bellivier n'est pas trop infidèle, il me semble que la qualité première de cette poésie est son élévation, sa grandeur morale. Elle ne vise à rien de moins qu'à éclaircir le grand mystère, qu'à ouvrir une fenêtre dans l'au-delà. A force d'amour et de confiance elle réconcilie l'homme avec l'univers et avec l'Invisible, elle établit une communication entre les deux domaines de la vie et de la mort, ou plutôt elle en fait un seul et unique domaine, opérant ainsi la grande unité des Êtres dans le Tout. Pourquoi ne saurions-nous pas gré à cette pensée d'être optimiste, d'être humaine, quand tant de poètes s'acharnent à nous désespérer ou à nous proposer des visions fulgurantes peut-être mais qui instantanément éteintes nous replongent dans la nuit ?

Une des erreurs les plus pernicieuses sans doute de la poésie moderne aura été de nous donner à croire qu'il y avait incompatibilité entre la fidélité à l'inspiration et l'élaboration d'une œuvre. Combien de prétendus visionnaires, sous ce fallacieux prétexte, se sont crus autorisés à nous livrer tel quel l'informe bric-à-brac de leurs images ! L'œuvre d'André Bellivier démontre au contraire que l'on peut conduire un poème, l'organiser selon une idée, sans pour cela se refuser à accepter des dieux, du merveilleux, du rêve, des souvenirs d'enfance, les images et les symboles qui glorifient la pensée. Si étranges,

Bleui, le long cadavre attend le masque d'or...

Sur le double qui se souvient un chant s'élève...

Soyons les endormis sur la cange infernale...

Au point de vue de la versification, André Bellivier, comme on l'a vu, ne se conforme pas à la doctrine rigoureuse de Mallarmé et de Valéry. Ses strophes sont de construction très libre, ses vers ne sont pas toujours mesurés et obéissent rarement à la loi de la rime. Le danger était grand de tomber dans l'arythmie et le déséquilibre. Mais le sens musical le plus délicat veillait à l'ordonnance du poème : il distribue les assonances, mesure la strophe avec le souffle et l'élan, introduit de l'une à l'autre de subtiles compensations, d'harmonieuses correspondances, des contrastes. L'œuvre, souple dans sa forme, chantante et magique dans ses mots, demeure toujours souverainement dirigée.

En présentant *Moments d'un captif* j'ai obéi à un double sentiment : sentiment d'admiration pour une noble pensée et un art qui s'efforce vers la pureté et la perfection, sentiment d'amitié pour l'auteur : l'un ne va pas sans l'autre. J'ajoute qu'en nous donnant une belle œuvre, André Bellivier nous propose en même temps un admirable exemple : par le noble usage qu'il fait de l'exercice poétique, ce professeur-poète nous invite et nous apprend à vivre poétiquement. Et n'est-ce pas là la fonction essentielle et idéale de la poésie ?

H. SOULON.

PROBLÈMES ÉCONOMIQUES.

La gravité de la crise financière anglaise, la démission britannique devant les exigences américaines sur la Ruhr, font apparaître en pleine lumière le renversement complet de situation qui s'est opéré depuis la guerre entre les positions anglaise et américaine sur l'échiquier international. Il y a deux ans, les États-Unis hésitaient encore sur l'étendue des responsabilités à prendre en Europe. Obsédés par les souvenirs de 1918, les observateurs et les gouvernements d'Europe occidentale ne craignaient rien tant que de voir la puissance américaine refluer sur le Nouveau Monde. Un des soucis majeurs de la Grande-Bretagne était sans doute la perspective d'un partage d'influence américano-russe, où l'U. R. S. S., aux dépens de l'Empire britannique, aurait eu la part trop belle. Aujourd'hui, par le jeu naturel des forces économiques, sans peut-être que ce soit le résultat d'un dessein américain délibéré, les États-Unis, détenteurs de la puissance économique, s'engagent à fond en Europe et ne sont pas loin de dicter purement et simplement leur volonté.

Par la simultanéité assez fortuite d'événements dont la corrélation est malgré tout lointaine, l'Angleterre apparaît à la lumière des informations de cette semaine comme totalement sous la dépendance américaine.

Depuis le 15 juillet, en vertu de l'accord financier anglo-américain de décembre 1945, les crédits en livres sterling, dont disposent une foule de pays, pouvaient être librement

convertis en dollars. M. Dalton, chancelier de l'Échiquier, trop optimiste, n'avait pas tenté de retarder l'échéance. Ce fut une ruée aux guichets, et la Grande-Bretagne est affligée d'une véritable hémorragie de dollars. Les prélèvements sur ce qui reste du prêt américain en laissent prévoir l'épuisement complet dans un délai extrêmement rapproché. Les dollars c'est, à la lettre, pour les Anglais, le pain quotidien. Il n'est pas un Anglais maintenant qui ne le sache et le Cabinet Attlee, en butte à l'hostilité déclarée des Conservateurs et à la méfiance des « rebelles » travaillistes, a vécu des heures difficiles. Il fallut aller à Washington où le Secrétaire au Trésor ne s'est point opposé à ce que l'application des dispositions du traité de 1945 fussent ajournées.

Ces dispositions négociées en leur temps par le célèbre et habile Lord Keynes sont suffisamment souples pour permettre un tel ajournement, sans que le traité doive être révisé. Souplesse qui n'est pas moins utile à l'Administration américaine qu'au gouvernement britannique. Car elle lui permet d'agir sans en référer au Congrès, seul qualifié pour autoriser une révision du traité. Et on voit bien dans quel embarras le Congrès républicain pourrait, avec cette affaire, plonger à la fois l'Administration démocrate et la Grande-Bretagne.

Le Chancelier de l'Échiquier a donc annoncé, avec l'accord du Secrétaire au Trésor, que la libre convertibilité de la livre en dollars était provisoirement suspendue. En présentant la nouvelle, il n'a pu offrir au peuple anglais, une fois de plus, que la perspective d'un « dur labeur ». Car l'incidence de la situation financière sur la vie quotidienne est immédiatement visible : une nouvelle restriction des importations de produits alimentaires vient d'être décidée. Ces mauvaises nouvelles ont ranimé toute l'ardeur de M. Churchill qui, apparemment, ne peut vivre sans se battre. Pour lui, ce sont les Travaillistes, hommes d'État « totalitaires » qui sont les seuls et uniques responsables de l'actuel marasme...

En demandant un sursis pour l'application des clauses du traité anglo-américain, l'Angleterre ne fait encore que se prévaloir d'un droit qu'elle s'était réservé en le signant. Mais ses négociations avec les États-Unis sur le charbon de la Ruhr l'ont conduite à une véritable démission. Pour autant que la nouvelle soit exacte, elle a dû accepter le principe d'un contrôle conjoint anglo-américain sur l'exploitation des mines de la Ruhr. C'en est donc fait, le domaine réservé que M. Bevin avait si énergiquement protégé à Moscou contre toute forme de contrôle international, il faudra le partager après avoir entendu de la part des Américains ces mêmes critiques que la France adressait naguère à la gestion anglaise des mines allemandes. De peu de poids aux yeux des Anglais lorsqu'elles étaient formulées par les diplomates français, ces observations prennent dans la bouche des Américains la valeur d'arguments décisifs. C'est que dans la Ruhr, comme ailleurs, le dollar doit assurer la relève de la livre. Mais cela ne va pas sans conséquences fâcheuses.

Il faut d'abord renoncer, peut-être à jamais, aux projets socialistes de nationalisation des mines de la Ruhr. Le dollar ne va guère se promener là où il n'y a pas de « libre entreprise ». Et, s'agissant de matières aussi lourdes que le charbon ou l'acier, la libre entreprise est en général assez massive pour écraser bien des projets. Est-ce par hasard qu'au moment même où il renonce en Allemagne à la socialisation de l'industrie lourde, sous la pression américaine, le gouvernement britannique renonce aussi sur son propre territoire à la nationalisation de la sidérurgie ? Et ce moment est aussi celui que choisissent les Américains pour critiquer sévèrement l'exploitation minière, nationalisée en Grande-Bretagne. Et au même moment encore, les États-Unis font savoir à la Grande-Bretagne qu'elle ne pourra bénéficier du plan Marshall que si elle consent à reprendre ses exportations de charbon vers l'Europe — ce qui permettrait de réserver à l'Allemagne

son propre charbon. Le plan américain de relèvement en priorité de l'industrie allemande se dessine donc aux dépens maintenant de la Grande-Bretagne aussi bien que de la France. Il y a plusieurs semaines déjà que les Anglais sentent en face de l'Allemagne une communauté d'intérêts avec la France dont jusqu'ici ils n'avaient paru que relativement conscients jusqu'ici.

La France pour sa part n'a pas obtenu sans peine d'être présente aux discussions sur l'Allemagne occidentale. Les positions qu'elle défend, on les connaît. Mais ce qui frappe dans la manière dont le Quai d'Orsay les a présentées officiellement au public, c'est leur caractère essentiellement défensif. Il semble que la préoccupation dominante des négociateurs français doive être plus de limiter la portée des projets américains que de faire prévaloir une solution nouvelle. Il s'agit pour eux de réserver dans la mesure du possible les prérogatives du Conseil des Ministres des Affaires Étrangères qui doit se réunir en novembre et de présenter des arguments solides contre la reconstruction de la sidérurgie allemande. Aux arguments politiques de sécurité se joint heureusement un argument technique que les diplomates américains, habitués à raisonner en businessmen pourront entendre, s'ils ne veulent pas être sourds : toutes les fois où la chose est possible, on fond l'acier là où se trouve le minerai. Pourquoi donc, au lieu de transporter le minerai de Lorraine dans la Ruhr, ne transporterait-on pas le charbon de la Ruhr en Lorraine ? Autre argument, commercial celui-là, contre la bi-zone. L'Allemagne n'exporte presque rien vers les États-Unis. Y investir des dollars, c'est se préparer des revenus en francs dont les Américains n'auraient qu'à faire. Ces arguments auront-ils quelque influence sur des diplomates déjà prévenus par des raisons qui ne sont probablement pas toutes avouées ? Elles montreront au moins que la France, malgré les évidentes raisons qu'elle a de composer avec les

États-Unis, ne perd de pas de vue le souci de sa sécurité et de celle de l'Europe.

La protestation de l'U. R. S. S. contre la conférence tripartite, transmise à Londres et à Washington — mais non à Paris — la veille de l'ouverture, ne surprend pas par son contenu. Il y a longtemps qu'on sait que l'U. R. S. S. considère comme illégales, parce que contraires à l'accord de Potsdam, et observe avec une grande méfiance les négociations à deux sur l'Allemagne. Plus remarquable est le moment choisi pour formuler cette protestation contre une négociation envisagée de longue date. Peut-être l'U. R. S. S. entend-elle ainsi, en intervenant à la dernière minute, faire plus lourdement sentir aux négociateurs, si l'on peut dire, le poids de son absence. La France, qui n'était pas représentée à Potsdam, n'a pas reçu la note soviétique. Cette distinction juridique constitue ainsi une bonne occasion pour l'U. R. S. S. de ménager les susceptibilités françaises : la France n'est-elle pas le principal élément de résistance dans cette affaire aux projets américains ?

Cependant à Paris, le Comité de coopération européenne dispose maintenant de tous les éléments de son rapport futur aux États-Unis sur le plan Marshall. État des besoins, bilan des possibilités d'échange intereuropéens, ressources en dollars nécessaires, tels seront les principaux chapitres de ce rapport.

L'idée de l'union douanière européenne a été prudemment lancée par la France au Comité, et prudemment commentée par les Nations qui y sont représentées. La Grande-Bretagne, en raison de ses attaches extra-européennes, s'est montrée assez réservée. Il ne s'agit encore que d'une vue de l'esprit.

EDMOND ABOUT,

ENFANT TERRIBLE DE L'ÉCOLE D'ATHÈNES.

Bien des noms d'« Athéniens » illustres ont été prononcés au cours des cérémonies qui viennent de se dérouler dans la capitale grecque, pour commémorer le centenaire de la fondation de l'École française d'Athènes, qui date d'ailleurs du 11 septembre 1846, et non de 1847. Parmi eux, ceux d'Émile Burnouf, Beulé, Fustel de Coulanges, Émile Gebhart, Petit de Julleville, Albert Dumont, Vidal de La Blache, Théophile Homolle, Salomon Reinach, Charles Diehl, Victor Bérard. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, représentée par M. Charles Picard, directeur honoraire de l'École, compte avec lui quatre autres anciens membres : le marquis de la Coste-Messelière, MM. Dugas, Jouguet et Gustave Lefebvre.

Mais il y a un ancien « Athénien » dont le nom pourtant fameux ne fut pas prononcé : c'est Edmond About, qui s'est fait un renom en dehors des voies de l'archéologie, de l'épigraphie et de l'histoire, et dont l'esprit libre et facétieux s'est exercé au détriment de la Grèce de son temps. Ah ! celui-là a fameusement trompé son monde !

Car si les tout premiers candidats à l'École, recrutés parmi les meilleurs élèves de l'École normale supérieure, n'avaient pas eu à justifier de leur aptitude et de leur vocation, About, lui, le premier d'une longue série, avait subi l'examen spécial d'admission. Il expliqua, révélant ses notes, « avec beaucoup de facilité et d'esprit » les textes classiques inscrits au

programme, montra que « familier avec la langue grecque ancienne, il n'était pas sans teinture du grec moderne », manifesta un goût très prononcé pour les chefs-d'œuvre de l'art, et fit espérer qu'il se rendrait bientôt maître des principes de la paléographie numismatique et épigraphique. La commission d'examen le jugea digne du titre qu'il ambitionnait, et déclara qu'il ne pouvait manquer de faire honneur à l'École française d'Athènes.

Certes, Edmond About ambitionnait la gloire, mais pas à la façon dont ses juges et ses rivaux la concevaient. Peu sensible à la poésie des vieilles pierres, hanté par le souvenir de Paris, par le besoin des milieux où l'on cause, dans l'Athènes d'alors, il s'ennuyait à mourir. Il écrivait à son ami Tissot : « Il fait horriblement chaud ; il fait piteusement triste ; il fait plus embêtant que jamais. J'ai une indigestion de ciel bleu, de montagnes bleues, de poussière bleue et de tout ce qui constitue un pays chéri des dieux. On attrape des coups de soleil en plein minuit ; impossible de quitter la chambre ; impossible d'y rester ; j'ai beaucoup travaillé cette semaine à digérer et à respirer. Les plus simples fonctions de la nature sont plus difficiles à remplir que celles d'ambassadeur. Aussi, croyez bien que la France ne fait pas ses affaires en payant mes sueurs dix francs par jour. »

Et il terminait par ce quatrain :

*Bons habitants de Paris,
Apprenez par cet exemple
À chérir la rue du Temple
Et le faubourg Saint-Denis.*

« Je soupçonne », écrivait son imposant et perspicace directeur M. Daveluy, « qu'il n'a pas savouré tout de suite les austères douceurs de sa vie nouvelle, mais il s'est bien remis de sa première surprise, et maintenant on peut espérer beaucoup de son travail ».

About, en effet, soigna son mémoire sur l'île d'Égine, résultat d'une tournée joyeuse faite au printemps de 1852 avec l'architecte Charles Garnier, futur auteur de l'Opéra de Paris. Il se vit, toutefois, reprocher l'imitation d'une école historique qui tranche les questions par le paradoxe, ne se défend ni de l'antithèse, ni de l'épigramme, et dans le silence des faits, a recours aux conjectures les plus hasardées, pourvu qu'elles soient piquantes.

Mais, plus disposé à chercher des sujets de parodie que d'imitation, il amassa des documents qu'il utilisa dans la *Grèce contemporaine*, parue en 1855, bientôt suivie du *Roi des Montagnes* (1856), ouvrages qui le rendirent brusquement célèbre.

C'est dans la *Grèce contemporaine*, qu'on retrouve ce tableau de la vie de cour du roi Othon, venu de Bavière : « Pendant deux heures au moins, on se tient debout autour des majestés : défense de s'asseoir. Le roi va dire deux mots à chaque ministre, avec quels efforts. Dieu le sait ! On dirait qu'il arrache chaque parole avec un tire-bouchon. Pendant ce temps, la reine va dire à chaque ministresse : « Il fait *bié* beau. » Malheur à qui dirait « Oui Madame ». C'est « Oui majesté » qu'il faut dire. Cependant on disait Madame à Andromaque et à Hélène. Il est vrai qu'Hélène était plus belle et Andromaque mieux servie par son mari. »

Et c'est une transposition de ce qui suit, que représente le *Roi des Montagnes* : « Des bandes de brigands dévastent la campagne. Un jour, un de ces coquins a failli prendre Athènes. Lorsqu'un chef de gendarmerie s'avise de les réprimer on le destitue. Ces bandes appartiennent à des sénateurs ou à des lieutenants du roi ; la plus forte est la propriété particulière du ministre de la guerre. Le brigandage est une des formes les plus puissantes de l'opposition parlementaire. Aussi le roi se garde-t-il d'y porter la main. »

S'il est certain que les succès littéraires d'Edmond About ont plutôt nui à la tradition scientifique de l'École, About

n'en a pas moins puissamment servi cette maison. En fin de compte, il assurait qu'avant la découverte de son camarade Beulé sur l'Acropole, personne ne se souciait d'aller voir le roi Othon sur son trône. La vérité c'est qu'après Beulé et après lui, l'émulation s'empara des jeunes professeurs. Athènes leur parut un séjour plus attrayant que Chaumont ou Foix, et les places vacantes se remplirent comme par enchantement.

Robert LAULAN.

CHRONIQUE D'UNE VIE.

(SUITE.)

L'AURORE BOREALE.

LE CIERGE.

Leur propriété vendue, les Véliachev se réinstallèrent à Moscou. Ils avaient de nouveau choisi pour leur domicile un coin paisible. Seulement, cette fois-ci, ils vivaient sous le signe non pas d'un saint, mais d'un événement, des plus extraordinaires qui fût. La maison faisait face à l'église du Buisson Ardent.

Serge s'informa de la signification du nom et fut étonné d'apprendre qu'il existait non loin du Jourdain où, comme on lui avait dit, il avait été baptisé, un phénomène si remarquable. Et d'emblée il se promit, « quand il serait grand », d'aller le voir. N'est-ce pas merveilleux, une voix mystérieuse vous parlant de l'intérieur du buisson, qui, bien qu'en flammes, ne se consume pas ?

Le garçon pensa à ses bluets ardents... Oui, mais à la longue, eux se consumaient et lui voulait qu'ils devinssent de la cendre. Il guettait avec une joie inquiète leur désarroi, leur fuite folle devant l'inévitable et leur agonie. Tandis qu'ici, c'est autre chose. *Le buisson en feu reste intact.*

Serge se souvint des arbres et buissons givrés qu'il avait autrefois si souvent admirés, à tout jamais sacrés... Arbre de feu, arbre de givre, deux pôles ! Les arbres restent tout l'hiver dans leur gaine de glace, et le feu blanc ne les consume pas. Au printemps, de nouvelles feuilles vertes en ressortent. Si la Voix pouvait se faire entendre de l'un, pourquoi pas de l'autre ? Un buisson ardent est tout indiqué dans un pays où il fait une chaleur torride. Mais là où l'on gèle, ça doit être le contraire !...

C'est ainsi que le *Buisson ardent* fut remplacé, dans l'imagination du garçon, par le *Buisson de Glace*, par un arbre orné d'étrincelants cristaux de neige.

Cette idée vint à l'esprit de Serge, par un matin d'hiver, très froid. De sa fenêtre, il vit le bouleau, à côté de l'église, tout recouvert de givre, que la clarté matinale teintait de rose pâle. Le garçon sortit précipitamment dehors et se posta devant l'arbre, si merveilleusement illuminé. Il attendait que la Voix se fît entendre... Mais, pour toute révélation, il ne perçut que le croassement du corbeau perché sur le sommet. En s'envolant, l'oiseau laissa tomber sur le front du garçon une motte de neige.

L'agitation de Serge se calma à ce contact frais et léger. Tout pensif et sans faire attention au froid qui empourprait ses joues, le garçon retourna lentement à la maison.

Il fut réprimandé pour ne pas avoir mis sa pelisse. Et puis, avait-il oublié l'heure ? Il restait, en effet, tout juste le temps d'avalier une tasse de thé, manger du *kalatch* beurré et courir à l'école.

Peu après, c'était l'énumération des détroits, baies et promontoires, ce qui exigeait de la mémoire et du temps, vu qu'il s'agissait de l'immense Russie. Serge, premier de sa classe, s'en acquitta comme toujours à la pleine satisfaction du professeur de géographie.

L'heure suivante était celle de calligraphie. Le professeur,

chargé de ce cours, avait réussi à enfileur trois « Ivan », comme si un seul Jean, nom le plus commun en russe, comme partout ailleurs, ne suffisait pas pour exprimer son écœurante platitude. Les élèves l'avaient dépeint en quatre lignes :

Ivan Ivanovitch Ivanov
Vole au-dessus des nuages
Et demande aux dieux un subside
Pour... ressembler ses bottes.

On détestait ses leçons. Seuls quelques pauvres d'esprit prenaient un plaisir visible à aligner sur des feuilles de papier réglé des lettres en ronde et en gothique, en tenant la tête inclinée et la langue pendante, comme des chiens abrutis.

Quelle en fut donc pas la joie de ces garçons de douze ans en apprenant de la bouche de l'inspecteur qu'Ivan Ivanovitch avait pris froid et gardait la chambre.

— Oh, voilà le premier miracle de mon bouleau de givre ! pensa Serge : mieux que parler, il agit ! Il me délivre de cette peste de calligraphe !

La joie de Serge se transforma en délire et lui si réservé se mit à applaudir quand l'inspecteur ajouta que toutes les leçons, manquées par Ivan Ivanovitch... (« Ah, c'est donc sérieux ! ») seraient prises par Konstantin Nikolaiévitch Kosev, le Directeur, « pour les initier aux mystères de la nature » (l'inspecteur était d'origine allemande et parlait un russe de haut style).

Ce fut un brouhaha et une cohue. Puis, vite enrégimentés, — la discipline était très sévère, — les élèves descendirent en file indienne au rez-de-chaussée, dans l'auditoire de chimie, réservé aux « grands ».

Combien de fois, en passant par le corridor, plaqué de dalles sonores, le jeune Véliachev avait-il jeté à travers les portes vitrées des regards admiratifs sur les appareils et les

cornues, pareilles à des bulles de savon et qui, comme elles, éclataient.

Preuve en était l'assistant du professeur. En voulant expérimenter une nouvelle méthode d'extraction de l'oxygène, il fut victime d'une explosion qui le rendit à demi aveugle. C'était un brave homme de quarante ans qui s'était fait remarquer par son intelligence, et, bien qu'il ne fût que simple garçon de salle, on l'avait attaché aux laboratoires. Il aidait le professeur Réformatsky, dont les leçons étaient connues, non seulement à cause de leur valeur scientifique et de leur exposé, clair et élégant, mais encore et surtout, à cause de la présentation impeccable des expériences. C'est l'assistant qui les préparait.

Ce dernier, à l'air mystérieux à cause de ses grandes lunettes noires, avait pris Serge en affection. Il lui passait de temps à autre quelques substances chimiques (Serge avait déjà à la maison un petit « labo »), et même, faveur insigne, il lui permit une fois d'entrer dans le « sanctuaire », là, précisément, où avait eu lieu l'explosion.

Il lui montra les appareils et puis, ayant retiré avec des pincettes d'un flacon rempli d'eau une mince tige blanche, qu'on pouvait prendre pour de la cire, il la lui tendit en disant :

— Tiens ceci loin de toi, fiston ! Et attends-toi au miracle !

Et le « miracle » ne se fit pas attendre. La tige (c'était du phosphore), tout en se courbant sous son poids, commença à dégager de la vapeur blanche. Puis, d'un seul trait, elle s'alluma, mais pas au bout, comme Serge la prenant pour un cierge pouvait s'y attendre, mais tout le long. C'était si étrange que le garçon la laissa tomber, pincées et tige brûlante, sur le plancher de fonte et se sauva à toutes jambes, sans faire attention aux appels et au gros rire du préparateur, qui, en dépit de son infirmité, n'était nullement morose.

Après cette expérience, quand on le menait à l'église, Serge

se prenait à regarder le lustre orné d'innombrables cierges, qu'on allumait à l'occasion de grandes fêtes.

— Quel beau miracle ça ferait, pensait-il, si tous ces cierges s'allumaient, d'un seul trait et tout au long, comme l'autre ! Et quelle *Voix* se ferait entendre de là-haut !

L'AURORE BORÉALE.

Cette nuit, il y avait quelque chose d'anormal dans le ciel. Un immense éventail, jaune et rouge, se déployait dans sa partie nord. Puis c'était comme un rideau vert, aux plis agités par un courant d'air. La luminosité, tout le temps changeante, variait entre une lueur intense et un halo à peine perceptible. Après une vingtaine de minutes le phénomène s'éteignit.

Serge était en proie à l'agitation, qu'il éprouvait invariablement en présence d'une belle manifestation de la nature. Il courait d'une fenêtre à l'autre. Ne pouvant plus y tenir, il se précipita dans la cour et y resta jusqu'à la fin.

Rentré à la maison, et les jours suivants, il demanda des explications. De quelle nature était la belle lueur ? Comment s'appelait-elle ? Et son origine ?

Les vagues renseignements, qu'il put tirer de son père et d'autres personnes, n'étaient pas à même de le satisfaire. C'est donc avec joie qu'il apprit que le dimanche suivant on allait chez les Sinitov. Le monsieur avait une longue barbe blanche et des lunettes dorées. Un savant ! Un puits d'érudition ! Là, pour sûr, on aurait la réponse !

Le sieur Sinitov était un fonctionnaire aisé, vivant avec sa femme dans une ruelle latérale donnant sur la *Prétchistenka*. Ce nom veut dire « La Très-Propre », et la rue s'en réclamait de justesse. En parfait accord avec ce voisinage, l'appartement du couple se distinguait par les soins, pourrait-on dire, amoureux qu'il recevait. La dame nettoyait les chambres

elle-même, bien qu'elle eût une domestique. Elle y mettait autant de cœur qu'une jeune mère soignant son premier-né.

Les Sinitov n'avaient ni enfants ni chiens. C'est sur l'appartement qu'ils rapportaient leur affection.

Il était touchant de voir la dame allant jusqu'à personnifier les « bijoux », comme elle appelait ses quatre chambres. Elle les grondait et leur donnait des « tapes » et des « fessées » (coups de balai, légers et vigoureux) quand elle trouvait du désordre ou de la poussière. Puis, attendrie, elle les aimait, en épinglant aux murs des rubans, roses et bleus (il y avait donc dans la famille des garçons et des filles !). On voyait partout de ces nœuds. De loin on pouvait les prendre pour des papillons qui, ne trouvant plus de place sur les murs et portières, se posaient sur les fauteuils, canapés et poufs.

La dame gâtait, décidément, sa pouponnière de jolies chambrettes enrubannées !

— Que voulez-vous, elles sont si gentilles et ne causent, à vrai dire, aucun ennui !

En faisant cette confidence, la vieille bonne dame baissait ses yeux, qui s'emplissaient de larmes.

Son mari semblait se moquer de tout cet enfantillage, mais, au fond, le manège de sa femme ne lui déplaisait pas. Lui-même participait parfois au jeu.

— La petite n'a pas l'air gai, aujourd'hui ! disait-il en clignant de l'œil dans la direction du salon, tout pétillant de jolis nœuds roses.

— Et comment veux-tu qu'elle le soit ? La mignonne aime le soleil. Regarde, quelle pénombre ! Si nous allumions les candélabres ? (On se servait à cette époque de bougies). Autrement, comment pourrai-je faire sa toilette ? . . .

Ce cas de *mansiolâtrie* n'est pas unique en son genre, et ce ne sont pas seulement les époux sans enfants qui s'y adonnent, mais également les maris et les femmes séparés

pour une raison ou pour une autre. C'est invariablement la propreté méticuleuse et l'ordre poussé à outrance qui témoignent de leur état psycho-somatique.

Nous avons connu un respectable savant et sa femme qui n'avaient jamais eu d'enfants. Eh bien, eux ne permettaient aux visiteurs de marcher sur leur parquet miroitant qu'à condition de poser les pieds sur des semelles de feutre, alignées devant l'entrée comme des babouches devant une mosquée. On avançait en glissant et en traînant les pieds à la manière de canards sortis de l'eau. Peu à peu on s'habitua. . . Le savant en question était rigide et, à l'occasion, rude, mais nous l'avons surpris plusieurs fois dans la rue, tirant de sa poche des morceaux de sucre et les distribuant aux petits enfants en guenilles et à de misérables petits chiens. . .

Un autre cas est celui de ce professeur, resté pendant toute la seconde guerre mondiale loin de sa femme et de ses enfants. Il renvoya son domestique, à qui il en voulait de tenir mal l'appartement. Resté seul, il s'attela méthodiquement au nettoyage. Les chambres, — il y en avait autant que d'enfants, — il les expédia assez vite, même, pourrait-on dire, à la hâte. Puis il se consacra, corps et âme, à la cuisine. La cuisine ! Cela le faisait penser à sa femme, un cordon bleu !

Notre professeur se mit à nettoyer les casseroles. Bien qu'économe, pour ne pas dire avare, il se procurait sur le marché noir, à n'importe quel prix les meilleurs produits. Et il frottait ! Et il frottait ! Son effort hérculéen porta. L'aluminium, le cuivre et le nickel, ternis par l'usage et le temps, redevinrent luisants. Devant une vieille cafetière, qui reprit, grâce à ses soins, une apparence juvénile, il éprouva une telle joie qu'il *l'embrassa*, pour ainsi dire, « sur les deux joues » (espérons que la femme ressentit à distance cette marque d'extrême dévotion et en fut rajeunie à son tour !)

Un autre objet (je ne sais au juste si c'était un pot ou une marmite) lui donna tant de peine qu'il faillit en être découragé. Ce n'est pas qu'il continuait à être terne. Loin de là ! A force d'être frotté plusieurs jours de suite, il luisait comme un miroir de télescope, mais il restait une petite tache, une tache de la grandeur d'une tête d'épingle... Soudainement, une idée géniale, une intuition inspirée par la compassion divine, redressa sa pensée défaillante :

— Que je suis bête ! Un grain de beauté ! Qui penserait à l'enlever ?

Et d'une main frémissante il caressa la petite tache...

Les carreaux du plancher ne furent pas négligés. Notre homme s'acharna sur eux, comme s'il s'agissait de grain à moudre. La couche de poussière, très résistante, qui couvrait les plaques, finit par céder, et le plancher commença à luire, — je ne dis pas de jour, ce qui serait peu étonnant, mais de nuit, — d'une lueur phosphorescente. Et, sans allumer la lumière, rien qu'à sentir, à humer cette propreté quasi virgine, notre mari solitaire restait là, oubliant le temps, dans un état comparable à l'extase.

Les psychologues donnent un nom précis à cet état psychique et les curieux en trouveront de nombreux exemples dans les ouvrages spéciaux. Ce qui nous concerne, c'est de relever *le feu des petites folies couvant sous l'apparence de parfait équilibre bourgeois*.

Chez le couple Sinitov, les choses ne se bornaient pas à l'amour qu'il témoignait à son appartement. Il y avait d'autres particularités. Le mari et la femme étaient connus pour leur talent à apprêter la morue, un poisson sentant mauvais et salé à vous enlever la muqueuse. Comment arrivaient-ils à en faire un mets délicieux, pouvant rivaliser avec les fameux esturgeons de la Volga ? Mystère !

Le poisson, c'était surtout la dame qui en faisait la consommation, et, tout en le savourant, elle embrassait d'un

regard attendri le papillotement bleu et rose et disait en s'adressant mentalement à ses « piécettes » mignonnes :

— Il faut que la petite mère mange à sa faim pour bien vous soigner ! Croyez-vous que vous seriez comme ça sans moi ? Mais vous êtes encore trop jeunes pour comprendre combien je vous aime.

A l'écouter et à la voir, on se demandait si, dans son for intérieur, elle ne se croyait pas appelée à mettre au monde un nouvel « enfant » (il y avait, précisément, un petit cabinet de débarras, qu'on pouvait aménager). Cette gourmandise, frisant la gloutonnerie, chez une femme, se contentant en général de peu de choses, faisait penser à l'appétit exagéré, propre aux femmes enceintes.

Un autre mystère avait trait au café, dont le secret de préparation était aussi jalousement gardé.

La manière dont les Sinitov s'en servaient était fort curieuse. Il y en avait deux services par jour. Le premier avait lieu à cinq heures du soir, et les amis y étaient cordialement invités. On servait des confitures, des tartes et des brioches. On se racontait les potins de la ville, tout en jouant aux dames. Ou bien on faisait une partie de « préférence » ou de whist. En somme, un passe-temps, comme chez n'importe qui, et seule la qualité du café donnait quelque originalité à ces réunions.

Il était si superbement bon ce café des Sinitov qu'un visiteur enthousiasmé s'écria qu'il était prêt à vendre son âme pour en connaître la recette. A quoi son amphitryon répondit aimablement que la chose ne valait pas tout de même un si grand sacrifice et qu'il était loin d'être un diable.

Jusqu'à présent, rien d'extraordinaire ! Mais, attendez, c'est de l'*autre service* que je veux vous parler . . .

Le second service se faisait à minuit, et seuls les maîtres du logis y prenaient part. Sur la table se trouvaient posés deux bols de cristal de Baccarat, avec du café noir, préparé

d'après une formule extra-ésotérique. A côté de chaque bol, il y avait un petit pain rond. Le mari et la femme buvaient chacun leur portion, et mangeaient leur miche, sans rien dire et en se gardant bien de laisser tomber une seule miette sur le plancher. Puis on se levait, on se donnait l'accolade, toujours en silence, et l'on se couchait.

Tout cela portait l'empreinte d'une *action rituelle*. On ne peut pas s'empêcher de se demander si le « second service » ne devait pas compenser les Sinitov pour leur indifférence envers la religion et le culte. Ils ne mettaient pas les pieds à l'église, aucun livre saint à la maison. Le café, solennellement bu avant de se livrer à cette mort en sourdine qu'est le sommeil, — mort de la vie de chaque jour, d'après Macbeth, — suivie de la résurrection du matin, n'était-elle pas leur Sainte Cène, comme tout le reste, acte inconscient ?

Notre question pourrait paraître grotesque, sinon ridicule, à ceux qui ignorent à quelles ruses a recours l'atavisme et de quels camouflages puérils il peut se servir.

On nous a parlé d'un intellectuel athée. Comme nos deux vieux des environs de *Prétchistenka*, l'idée ne lui serait jamais venue d'ouvrir la Bible et de lire les Psaumes, en tant qu'écriture sainte. Eh bien, voilà ce qui arrive un jour. Sa fille meurt. Elle gît au salon en attendant l'enterrement. Le père éploré l'entoure de fleurs, éclaire la pièce *a giorno* (cela se passait, paraît-il, en Italie, ou, peut-être, en Suisse), puis éteint la plupart des lampes et n'en laisse que *quatre*. Il voudrait faire encore quelque chose. Mais quoi ? Le silence lui pèse. Les croyants récitent des prières, lisent des psaumes... Prendre la Bible ? D'abord, il n'y en a pas à la maison, et puis quelle absurde idée de chercher la consolation dans des textes périmés ? S'il faut prendre absolument un livre, s'il faut lire quelque chose — oh oui, tout est mieux que ce silence atroce — prenons et lisons des vers modernes !...

Notre intellectuel, qui lui-même était écrivain, — il faut

en convenir, très médiocre, — va vers le rayon des livres, en choisit un et se poste devant le corps de sa fillette. Avalant ses larmes, il commence à lire. Il lit un poème, un autre, un troisième... L'œuvre, qu'il préfère aux Psaumes, est celle de Constantin Balmont et a pour titre *Soyons comme le Soleil!*

Tout, jusqu'au choix du livre est significatif. Mais quelqu'un lui eût dit à l'oreille qu'il y avait là-dedans une réminiscence du *Sol Invictus*, autrement dit, de Jésus-Christ, qu'il n'eût pas admis la toute puissance de l'atavisme. Il se serait récrié contre une suggestion si déplacée. C'est certain.

Il n'y a pas de mal à se proclamer athée. Mais combien est-il difficile de l'être jusqu'au tréfonds de sa conscience.

Le « second service » des Sinitov en est la preuve. Une soupape de sûreté! Eux-mêmes le traitaient d'« habitude », à laquelle il serait difficile de renoncer à leur âge. Et pourquoi faire? A qui cela pouvait-il nuire?

LE BUISSON ARDENT.

C'est chez ce couple, comme l'on voit, assez curieux et combien touchant, que les Véliachev vinrent le dimanche, à l'heure du « premier service ».

— Oh-là-là! s'écria joyeusement M. Sinitov quand il apprit ce qui préoccupait Serge : tu t'attaques aux secrets les mieux gardés de la nature! Mais, bravo, bravo! Tu n'as pas manqué d'observer l'aurore boréale de mardi! Seulement, qu'elle était blême, la pauvrete! Qu'elle avait l'air épuisé, après le long voyage qu'elle avait dû faire pour venir à Moscou du Cercle Arctique! Si tu veux en voir de belles, va chez nous, dans le département d'Olonetz, ou encore plus au nord. Nous en avons souvent et quelles aurores! On y voit clair pendant la nuit. On peut y lire son journal, comme par les nuits blanches du printemps, et on ne trébuche pas dans la rue. Tu sais, on se passe de lanternes chez nous. C'est par les

aurores polaires que nous sommes éclairés. Oui, éclairés, mais pas réchauffés. Et il fait un froid de chien, ouf ! On gèle, à moins qu'on ne fasse chez soi un bon feu de mélèze.

— Tu sais, mon petit, continua Sinitov, qui se plaisait visiblement à évoquer les souvenirs de son pays natal, qu'il n'avait pas revu depuis longtemps : à les regarder flamber, tu croirais qu'il y a quelque part un grand incendie et que ce sont ses reflets dans le ciel. Que dis-je ? Par certaines nuits, il semble que tout le monde est embrasé... Mais le feu des aurores est froid, il ne brûle, ni ne réchauffe.

Et l'homme à la longue barbe blanche et aux lunettes dorées, l'incarnation pour le garçon de toute sagesse humaine, se tait en fixant devant lui un regard distant.

— Vous dites, monsieur, que c'est du feu qui brille, mais ne consume pas ? demanda Serge qui ne perdait un seul mot de ce que venait de dire Sinitov.

— Oui, c'est du feu qui ne consume pas.

— Comme le Buisson ardent ?

— Hum, hum, oui, si tu veux ! Seulement, à dire vrai, j'ai des idées à moi à propos de ton Buisson ardent... Attends, je vais te le démontrer ! Le docteur a prescrit à ma femme des piqûres d'arsenic. J'ai donc ce qu'il nous faut.

Sinitov apporte un flacon et verse dans la paume de sa main gauche quelques gouttes de son contenu. Il y met le feu. La flamme s'élève et s'éteint. Tout cela est fait si vite que Serge n'a pas eu le temps d'intervenir.

— Voilà, dit Sinitov avec l'air d'un prestidigitateur. Tu as vu ? C'est *là* l'explication !

Serge, curieux, s'empresse de répéter l'expérience sur sa propre main. A son grand étonnement, non seulement la peau ne fut pas brûlée, mais encore il ressentit dans la main une agréable fraîcheur.

— *De l'éther*, répéta l'homme omniscient. Puis d'un ton didactique, en scandant les mots : — Moïse va vers le Buisson,

— le Buisson dégage des émanations éthérées ; — les émanations éthérées s'enflamment sous l'effet du soleil, au moment précis où Moïse s'approche avec son troupeau.

En un mot, tout se passe, réglé à la minute, comme chez Sinitov, dans son département. Il agite la sonnette : le serviteur accourt et pose devant son chef une tasse de thé *de Chine* (Sinitov n'en prend pas d'autre !). Une demi-heure plus tard, nouveau coup de sonnette : la pipe bourrée de tabac d'*Ardagan* (Sinitov n'en fume pas d'autre !) se trouve posée sur le bureau, et au moment où le chef tourne vers lui la tête, le serviteur lui tend le feu. Ceci et cela, sans qu'un seul mot soit échangé de part et d'autre...

— On m'a parlé d'un charlatan, ajouta Sinitov assez mal à propos, qui s'est ingénié à tirer profit de ce truc-là. Il annonça avec force réclames qu'il allait produire sur les planches (cela se passait en province) un « Homme », non, plus fort que ça ! une *Incarnation* du Feu... Le théâtre est plein à craquer et l'impresario se frotte les mains. Une recette record ! Seulement, avare et ignorant qu'il était, il a eu la malheureuse idée de se passer d'éther — *aithir* (tu connais un peu de grec ? Non ? Tant pis ! Ça veut dire « air pur »)... Mais où en étions-nous ? Ah, oui : il se passe d'éther et arrose son Lucifer... d'alcool à brûler ! Tu t'imagines ça : d'*alcool à brûler* ! Comme ça, c'était bien meilleur marché. Résultat ? Le pauvre hère transformé en torche de Néron, atroces souffrances, mort en quelques heures, et notre imbécile de charlatan faisant un séjour prolongé en Sibérie, cela va sans dire, aux frais du gouvernement !

— Entre nous soit dit, ajoute Sinitov : cette histoire d'alcool dénaturé me semble peu probable. Mais, même si elle l'était, elle n'affecte en rien ma thèse. Tu viens de faire toi-même l'expérience. Elle a dû te convaincre, hein ?

— Oui, monsieur... vous devez avoir raison... (Serge était visiblement embarrassé). Seulement, je voudrais vous

demander, la *Voix* était provoquée, elle aussi, par l'éther?

— Hum, hum, la voix, la voix... A vrai dire, je n'y ai pas pensé... Sans doute, elle doit avoir, à son tour, une explication rationnelle... Mais, revenons à nos moutons! Tu veux comprendre les « pourquoi » et les « d'où ». C'est très bien! C'est même joliment bien! Seulement, alors pas de légendes! Tiens-toi strictement aux faits. Tu me demandes l'explication du phénomène, que tu as observé mardi, et bien, tu l'auras. Le vieux Sinitov, originaire de Poudoge, dans le département d'Olonetz, va te l'expliquer *scientifiquement*. Attends-moi une minute!

Le monsieur aux lunettes dorées apporte une brochure, composée par lui et imprimée à ses frais. Elle a pour titre *Le secret des aurores polaires, dévoilé par Monsieur un tel. Conseiller d'État, Sous-Directeur de telle Administration*. A chaque page (il y en avait au moins une centaine) se voyaient d'innombrables paraboles et hyperboles, qui s'entrecroisaient et s'enchevêtraient, l'une dans l'autre, de sorte qu'à seulement les regarder, la tête vous tournait. Le texte était pareil. L'auteur avait fait sien le principe des alchimistes d'expliquer une chose peu claire par une autre encore moins claire : *obscurum per obscurius*... Et il y réussissait pleinement. Sa thèse était parfaitement à l'image de la confusion qui régnait dans sa tête.

Pour ne pas sombrer dans le néant, Serge fit appel aux courbes de ses voyages nocturnes et demanda avec hésitation s'il ne s'agissait pas de quelque chose se déplaçant dans l'espace intra-planétaire.

— Oh, non, pas si loin que ça, mon petiot! s'écria son hôte. Ce que tu vois ici, c'est le souffle de notre petite mère, la terre. Elle en a des hoquets, la pauvre! Je comprends bien, porter sur son dos des individus tels que nous, hé, hé! Tu vois, ici, c'est la pesanteur, ici...

Il se lança dans l'exposé de sa théorie. A l'en croire, les

courants électro-magnétiques donnaient la main aux forces de la pesanteur, et, après les avoir libérées de l'emprise de la terre, tous deux dansaient une farandole lumineuse dans le ciel glacé du Cercle Polaire, sous l'accompagnement strident des tempêtes et des hurlements d'ours blancs. Tandis que notre globe, privé de ce qu'il avait de plus précieux, à savoir la pesanteur, hoquetait...

Serge, tout à fait désillusionné sur le compte de l'homme aux lunettes dorées (il eut même ce terrible soupçon : étaient-elles même en or?), se défendait contre tant d'absurdités en tâchant de ne pas écouter. D'ailleurs, il ressentait une étrange lassitude, toujours croissante...

Le soir, il emportait avec lui un exemplaire dédicacé du traité hyperbolique. On y lisait, écrits en caractères nets, bien que minuscules et serrés, les lignes suivantes :

A mon jeune ami, Serge Véliachev, avec le conseil affectueux du vieux Poudogeois de ne pas se laisser séduire par des fables et de n'écouter que la voix de la science exacte.

Le « vieux Poudogeois » avait bien compris d'où soufflait le vent. Mais ses explications avaient produit sur le garçon un effet diamétralement opposé à celui qu'il escomptait. Le mémoire aux diagrammes enchevêtrés, Serge l'emportait par courtoisie. Ce qu'il avait agréé de bon cœur, et même avec enthousiasme, c'était cette seule phrase, jetée comme par hasard :

— *C'est du feu qui brille, mais ne consume pas!*

Il voyait dans les cieux une grandiose projection. Buisson ardent... Arbre givré, empourpré des rayons du soleil levant... Le rideau mouvant de l'Aurore Boréale... Tout cela, qu'était-ce au juste? Il ne le savait pas, et, pour le moment il ne voulait pas le savoir.

Serge se sentait fatigué. Aussitôt rentré, il se mit au lit.

SALTO MORTALE.

Serge dormit convenablement et ne se réveilla pas de la nuit. Mais, au lever, il se sentit encore plus las que la veille et eut de la peine à marcher. Il n'y prêta pas grande attention, prit le thé, endossa son havresac et s'en fut à l'école.

Pendant les récréations, il s'amusait avec ses camarades, comme d'habitude, mais toutes les fois qu'il se levait du banc, après être resté assis une heure en classe, il éprouvait le même gêne au pied droit.

Les jours suivants, le mal empira, et un matin, malgré ses efforts, Serge n'arriva pas à marcher. Le pied lui faisait trop mal. Il appela son père et lui en fit part. A force de questions, on finit par en connaître la cause.

Il y avait à l'école un certain Titze, un Tchèque allemand. Il enseignait la gymnastique, non pas la gymnastique rationnelle de nos jours, mais plutôt des tours d'adresse, bons pour le cirque. Bien qu'il y eût une vaste cour, les garçons étaient confinés dans une salle, spécialement aménagée pour en faire des acrobates et saltimbanques. Serge, sous ce rapport, était le moins doué de tous les candidats du Tchèque, qui avait l'allure d'un dompteur de fauves. Tout juste s'il ne se servait pas de cravache ! Mais ses doigts crochus et ses poings de fer étaient toujours prêts à « encourager » les hésitants.

Un jour, sa méchanceté professionnelle s'abattit sur la tête de Serge. La cause ? Le garçon n'arrivait pas à faire un *salto mortale*. C'était pour le professeur un jeu d'enfant que de contracter ses biceps et de l'envoyer sous le plafond.

Serge tomba de tout son poids sur le talon du pied droit. La douleur passée, il oublia vite l'incident. Habitué qu'on était aux brutalités du Tchèque, on n'en parla pas plus que d'autres exploits du digne *Turnmeister*.

Serge se souvint de cet épisode, dans tous ses détails, alors qu'il était assis devant son père qui le pressait de questions. Il lui conta l'affaire.

Le chirurgien consulté dit que le talon était atteint de fermentation, mais que pour le moment il n'y avait pas grand'chose à faire. Deux fois par semaine on appliquait des cataplasmes à la cantaride. Durant le mois qui suivit, il se forma un abcès. On l'opéra. On martyrisa le garçon avec des pansements, et le père et la mère voyaient avec angoisse qu'il devenait toujours plus pâle. Il s'anémiait à vue d'œil.

Le praticien lui-même finit par admettre que la lutte contre la carie du talon n'était pas à sa taille, et il conseilla d'emmener Serge dans un climat plus chaud. On était en ce moment dans la période de l'année la plus froide.

Le sieur Véliachev ne fut pas lent à se décider. Il commanda cinq places dans le wagon-salon à destination de Sébastopol, et vers la fin de février ancien style (commencement de mars grégorien), toute la famille partit pour la Crimée.

On n'avait pas l'habitude de voyager avec pareil confort. C'était un sacrifice de la part du père. Ce geste trahissait l'amour qu'il éprouvait pour son cher enfant et l'anxiété à l'idée que la vie de Serge était en danger, ou, du moins, que le garçon était menacé d'une grave infirmité.

LE CHIRURGIEN EN CHEF DE LA MARINE DE GUERRE.

Serge, était-il content de partir? Oh, oui, les voyages, il les avait dans le sang! Et, tout de même, il ressentait quelque regret. Son cœur se serra quand il revit la neige, dont il avait été éloigné pendant sa longue maladie, et qu'il entendit son frôlement sous les lames du traineau, l'emmenant vers la gare.

Il en était tombé abondamment les jours précédents et il en tombait encore. La neige était comme une mousse, blanche,

légère et caressante. Les arbres des boulevards, que longeait le traineau, quelque belle procession de vierges voilées ! Étaient-elles venues de « Véliachévo », pour dire au garçon de ne pas oublier sa fiancée de givre ? Que lui souhaitaient-elles encore ? Les reverrait-il jamais ? Sur la côte d'azur cimmérienne, comme on lui avait dit, la neige était un phénomène aussi rare que l'aurore boréale à Moscou.

Le wagon était un vaste et luxueux salon. On marchait d'un bout à l'autre, sur un épais tapis. Chaque voyageur avait sa petite table de lecture et son fauteuil, se transformant pour la nuit en confortable couchette.

Les passagers étaient tous des gens de marque. Il y avait là un dramaturge connu, souvent cité en justice par les gens à la conscience inquiète, qui se reconnaissaient dans ses *dramatis personae*, sans qu'il y fût pour quelque chose. C'était un homme plutôt taciturne.

Par contre, un autre voyageur faisait acte d'éloquence, abondante et irrésistible. S'il avait été procureur, une grande partie de ses concitoyens aurait été sûrement transférée en Sibérie... sans le vouloir. Heureusement pour eux, c'était juste le contraire. Son activité tendait à dépeupler la partie asiatique de l'Empire. Il n'accusait pas. *Il défendait*. Il défendait même dans cette voiture de luxe quelqu'un ou quelque chose que personne d'ailleurs n'attaquait. Il monologuait, sans se demander si cela intéressait ou non. Que voulez-vous, l'habitude ! Pour lui, parler, c'était comme pour les autres, manger ou respirer.

Il y avait encore une sociétaire du célèbre théâtre de genre, si apprécié par les rentiers et rentières moscovites, le « Petit Théâtre », berceau des Stchépkiné et des Ermolov, et de tant d'autres.

Tout ce monde se sentait heureux d'échapper aux rigueurs de l'hiver nordique, et, ceux qui en avaient besoin, de courir à la cure qu'ils croyaient certaine. Pour leur conversation,

les Véliachev avaient ainsi l'embarras de choix et ils ne tardèrent pas à nouer des relations fort agréables, mais malheureusement sans lendemain. Elles devaient prendre fin deux jours après, au moment des adieux à la gare terminus.

Serge, du matin au soir, restait près de la fenêtre. On lui avait aménagé un siège élevé, pour qu'il pût contempler sans fatigue le paysage qui fuyait, à raison de soixante kilomètres à l'heure (vitesse vertigineuse pour cette époque). Pour la première fois, il voyait la transformation, en si peu de temps, de l'immense nappe de neige, d'abord en steppe, prête à reverdir, en ensuite, en paysage qui commençait déjà à fleurir.

Au moment où apparut à l'horizon le sommet nébuleux du Tchatirdag tel une immense tente (d'où le nom turec de la montagne), une fillette apporta, pendant l'arrêt du train des œillets champêtres, aussi « lisses, mauves et doux » que ceux de Parme. Sortis du tourbillon de neige, qui s'était abattu sur leur train, juste après le départ de Moscou, voilà qu'on dévalait dans le charme printanier de la magnifique baie de Sébastopol. Les fleurs, c'était comme un message de renaissance. La famille y vit un bon présage.

D'autant plus grand fut l'ahurissement des Véliachev quand le chirurgien en chef de la marine de guerre, qu'on fit venir aussitôt arrivé à l'hôtel, déclara après un examen sommaire :

— Vous me demandez ce qu'il faut faire. Eh bien, moi, en homme d'action que je suis, je vous déclare carrément : *amputer!* Autrement, c'est la gangrène et la mort, d'ici sept jours!

— ?

— Eh oui, c'est comme ça! Fixez la date la plus proche, ce sera le mieux. Si vous voulez, je le ferai transporter aujourd'hui même à l'hôpital. Il sera prêt pour demain. Nous serons là, moi, assistant et infirmières, et en une bagatelle de temps nous lui ferons sauter cet appendice (et ce disant,

il donna du doigt dans la jambe du garçon). Il n'y a pas lieu de se désoler pour autant. On lui fera un bel appareil, en acier et en peau de daim, et dans un mois, il va sautiller, comme si rien ne lui était arrivé.

Le père eut alors l'une de ses belles inspirations. Il regarda le chirurgien droit dans les yeux et dit :

— Je ne sais pas encore s'il va sautiller ou non. Mais il y a une chose, dont je ne doute guère, *c'est que tu es un imbécile* (il le tutoyait, car c'était son neveu). Et par-dessus le marché, tu es un boucher. Tu aurais dû commencer par te faire sauter cet appendice (il désigne du doigt sa tête). Tu pourrais joliment t'en passer. Quant à Serge, il lui *faut* son pied. Il ne *peut pas* s'en passer. Je ne permettrai, ni à toi ni à personne d'autre, de le mutiler !

Ayant dit cela d'un seul trait, le sieur Véliachev quitta la chambre, en laissant son neveu-chirurgien anéanti, comme si les canons de son bateau-amiral avaient soudainement envoyé une bordée, en le prenant pour cible.

INITIATION A L'ORIENT.

Le lendemain, la famille partit en voiture à Yalta. Bien que tout le monde fût anxieux, on ne put rester insensible devant l'immensité de la mer s'ouvrant soudainement en bas quand on arrive aux Portes de Baidar, immensité embuée d'une vapeur et qui, bien qu'elle cherche à se dissimuler sous ce voile opalin, doublé de la palpitation aérienne, semble, pour cette raison même, encore plus formidable.

— Ciel renversé !

Serge frissonna. Il pensait à l'immensité, qui s'était ouverte sous ses pieds, pendant qu'il se balançait au fond du parc, à Véliachévo...

Puis ce fut la descente vers la côte fleurie, à l'abri des vents du nord, où le printemps régnait déjà souverainement.

A Yalta, nouvelle consultation. Les chirurgiens d'ici, — il y en avait trois, — s'étant montrés moins exigeants que le neveu de Sébastopol, le père consentit qu'on opérât son fils. On tint Serge sous le masque à chloroforme pendant plus d'une heure et son talon fut transformé en une coquille d'œuf.

Vint ensuite la longue période de pansements, au début fort douloureux. On introduisait dans la plaie des bandes, imbibées d'iodoforme, des mètres entiers, puis, avec le temps, de moins en moins longs, jusqu'à ce que la blessure devint à peu près inexistante. Ce n'était pas encore la guérison, mais Serge se dit que « maintenant ça marchait » et qu'il était grand temps de penser à autre chose.

A quoi bon se faire du mauvais sang s'il ne pouvait se déplacer qu'avec des béquilles ? Il marchait tout de même. Il pouvait sortir.

Serge commença par explorer le beau jardin de la Villa Meyer où habitait la famille. La flore ne ressemblait pas à celle du nord. Point de bouleaux, ni de sapins. Des cyprès, des lauriers-roses, des magnolias. . . Ah, les magnolias ! Qu'en aurait dit le bon prêtre Vassiliy, que troublait même la vue et le parfum des roses, en présence de ces corolles de cire, telles des coupes embaumées des *Bucoliques* de Théocrite.

C'était une initiation à l'Orient, une initiation, il est vrai, quelque peu fallacieuse. Qu'importe ! Serge l'acceptait avec enthousiasme. Pour la première fois, il avait affaire à cet exotisme musulman qui devait plus tard devenir son ambiance pendant de longues années.

L'Orient se présenta devant lui, non seulement comme un jardin exquis, mais encore sous les traits de divers personnages.

C'était un Ali, au regard souriant et malin, un panier à la main, plein de fruits de la saison, oranges de Jaffa, cerises et plus tard, abricots et raisin. C'était un rôtisseur enturbanné, un boulanger pétrissant et cuisant devant vous des

boublikis (sorte de grands craquelins ronds), délicieux quand ils sont frais et immangeables après, et différents boutiquiers sur le quai vendant des ceintures aux fermoirs d'argent niellé, des châles soyeux, des voiles ornés de sequins, et combien d'autres choses, attrayantes pour les yeux nordiques.

On disait :

— Chez vous, en Russie...

comme si la Crimée était en dehors de l'Empire, un autre monde.

Serge partait avec son père en excursions. On alla à la Cascade d'Outchansou et au Pic d'Aiy Petri, après avoir visité les magnifiques jardins des environs. Il y avait toujours des amis d'occasion pour tenir compagnie à Véliachev, un homme très sociable et curieux de tout ce qui était nouveau.

C'était des Tartares, des Arméniens, des Géorgiens. Tous parlaient un russe petit nègre, qui provoquait des rires, auxquels, de bonne grâce, ils prenaient part eux-mêmes. Des gens, en somme, drôles au possible. Fanfarons et menteurs, à force d'être fantaisistes, honnêtes ou escrocs, selon les circonstances et la personne à qui ils avaient affaire.

Ils vous disaient :

— Tu sais, mon cher, je puis te montrer une autre cascade, que personne n'a jamais vue!

— Une autre cascade? Pas possible! Et aussi grande que celle-ci?

— Aussi grande? Dix fois plus grande!

Ils vous traînaient à travers les orties, les ronces et par dessus les éboulis, qui mettaient vos chaussures et vos habits en lambeaux, et vous amenaient, essouffé et écorché, auprès des buissons, derrière lesquels se faisait entendre un timide gazouillement. Ils écartaient les branches et vous montraient avec triomphe une faille d'où giclait un mince filet d'eau :

— Voilà!

L'étrange de l'histoire est que les bonhommes *croyaient* à

l'existence d'un Outchansou « dix fois plus grand » que la cascade connue de tout le monde. Ils étaient sincères... à leur manière.

Pour le comprendre, il faut connaître les mobiles.

On aime les sensations. On est fêru des condiments. Mais la maison est pauvre. Il n'y a ni poivre ni cannelle. Qu'à cela ne tienne ! Une pincée de cendre fera l'affaire. N'est-elle pas aussi piquante que le poivre et aussi pimpante que la cannelle ?

D'ailleurs, cette manière de se procurer des illusions à bon compte, nous est-elle absolument étrange ? Vous êtes au Caire. Vous dites à quelqu'un que vous voudriez passer l'été en Europe ou en Amérique, sur une plage à la mode.

— Pourquoi aller si loin, vous réplique-t-on, quand il y a ... ?

— ... ? Jamais entendu... Mais je te dis (on se tutoie à force de parler l'arabe) que je veux aller à Deauville... à Palm Beach...

— *Ala keifak, ya bacha!* (comme tu veux, Excellence), mais, tout de même, pourquoi ne pas aller, disons, à Marsa Matrouh ?

— Oui, j'ai entendu parler d'un tel endroit... Mais, est-ce aussi bien que les plages de Bretagne et de Floride ?

— *Dix fois mieux!*

Le sieur Véliachev connaissait cette mentalité et ne se laissait pas prendre aux petits jeux de ses amis.

V. VIKENTIEV.

(à suivre.)

CHARLES FABRY

ET L'OPTIQUE FRANÇAISE.

Depuis le 11 décembre dernier, la science française porte le deuil de Charles Fabry, dont les recherches, échelonnées sur une cinquantaine d'années, garderont longtemps le caractère de l'actualité grâce à leurs applications innombrables.

Fabry avait été nourri, dès son enfance, des plus pures traditions scientifiques ; son grand-père était, en 1815, élève d'Ampère, à l'École polytechnique ; ses frères aînés, plus tard correspondants de l'Académie des Sciences, développèrent chez lui, lorsqu'il était enfant, ce goût de l'Astronomie qui domine en lui dès ses études secondaires et en influença le cours. Entré à l'École polytechnique à 18 ans, il est agrégé de Physique en 1889, Docteur ès sciences en 1892. Après avoir enseigné à la Faculté des Sciences de Marseille, il devient, en 1921, Professeur de Physique à la Sorbonne et, bientôt, à l'École polytechnique ; puis Directeur de l'Institut d'Optique, dont il disait, lors de son Jubilé, qu'il avait été sa « dernière grande passion ».

Dès ses premières recherches, à Marseille, il s'attaque à la technique de l'analyse interférentielle, soucieux de corriger l'imperfection des procédés de mesure utilisés jusqu'à lui dans ce domaine. Il joue avec la lumière et ses secrets comme un magicien de légende, la pliant à sa volonté par l'invention de procédés ingénieux dont le plus remarquable est l'interféromètre de Fabry et Perot, utilisé aujourd'hui comme étalon

dans tous les laboratoires du monde pour l'analyse de la lumière. Ayant remarqué le fait que, dans les interférences en ondes multiples, on obtient, comme avec les réseaux, des franges constituées par des raies fines et faciles à pointer, Fabry et Perot construisirent, pour la production de ces franges, l'appareil suivant, bientôt universellement répandu en raison de son extrême simplicité : un faisceau de lumière monochromatique traverse une lame d'air située entre deux plans parallèles de verre semi-argentés maintenus à une distance invariable l'un de l'autre par des cales d'invar ; ce faisceau donne, au foyer d'un objectif convergent, des anneaux d'autant plus fins que le pouvoir réflecteur est plus grand et l'intervention des ondes plusieurs fois réfléchies, plus efficace.

Également remarquable sur le plan de l'invention théorique et sur celui de la virtuosité technique, cette réalisation est de celles qui illustrent la pensée de Descartes selon laquelle, avant de particulariser la recherche dans ses sentiers spécialisés et divergents, il convient de cheminer le plus longtemps possible sur la route centrale d'où partent ces sentiers, et de pousser au maximum l'élaboration des connaissances qui servent de clé à toutes les autres. Ce qui est vrai de l'outil mathématique, auquel pensait Descartes, est également vrai d'un appareil de laboratoire tel que le microscope électronique, ou l'interféromètre de Fabry, qui lui permit de résoudre, avec tant de succès, des problèmes si divers dans des domaines dont l'échelle varie entre celle de l'atome et celle de l'étoile.

Avec cet appareil, il put procéder à la détermination du mètre en longueur d'onde, à l'établissement du système fondamental des repères spectroscopiques, à la comparaison des raies solaires de Fraunhofer avec les raies de l'arc au fer. Il aborda l'étude de l'effet Doppler qui n'avait jamais été vérifié expérimentalement en Optique, et qu'il sut mettre directement en évidence. Ainsi, il montra avec Buisson que

l'élargissement des raies émises par les gaz raréfiés illuminés par un courant électrique est dû à l'effet Doppler et proportionnel à l'élévation de la température.

Étendant l'utilisation de sa technique expérimentale originale aux recherches d'astrophysique, en particulier à celles concernant le spectre solaire et celui des nébuleuses, il obtint, dans ces domaines, des résultats de mesures importants. Il mesura, avec ses collaborateurs, les vitesses du gaz interne avec des vitesses de l'ordre de 10 kilomètres par seconde. Il mesura également la température de l'hydrogène dans cette nébuleuse, grâce au calcul de la largeur des raies de ce gaz effectué à partir de leur limite d'interférence.

Ses découvertes suscitérent l'apparition, en France, de la photométrie visuelle et photographique, que Fabry appliqua lui-même à la détermination précise de l'éclat moyen du ciel étoilé ; en prouvant par ses expériences que la luminosité du ciel nocturne est beaucoup trop grande pour qu'on puisse l'attribuer uniquement aux étoiles télescopiques, il ouvrait aux astronomes et aux physiciens de nouvelles perspectives.

Divers appareils inventés par lui purent être utilisés pour toutes les questions relatives à l'emploi de la plaque photographique dans l'analyse spectrale et la mesure des intensités (mesures des radiations ultra-violettes), pour l'évaluation du noircissement des plaques ; et les méthodes photographiques ainsi élaborées furent utilisées en particulier dans les recherches relatives à l'ultra-violet solaire. J. Cabannes décrit ainsi cette belle expérience : « On savait déjà que la limite abrupte du spectre solaire un peu au-dessous de la longueur d'onde 3000 Å est due à l'absorption que subit la lumière du soleil en traversant l'atmosphère terrestre. On avait même émis l'hypothèse que le gaz absorbant était l'ozone, mais sans preuve quantitative. Fabry et Buisson déterminèrent au laboratoire les coefficients d'absorption de l'ozone et montrèrent qu'une couche d'ozone de 3 millimètres d'épaisseur

sous la pression atmosphérique rendait compte exactement du brusque affaiblissement du spectre solaire au-dessus de 3000 Å.

Illustrations de la thèse de Descartes, ces recherches issues d'une commune origine eurent à la fois des retentissements dans les domaines si variées de la Physique pure, de la Physique du globe, et de l'Astronomie. Aboutissant en cascades à partir de quelques intuitions originelles immédiatement efficaces sur le plan expérimental, elles se prolongent dans des directions de plus en plus ramifiées et fécondes.

Sur le même schème se démultiplie l'enseignement de ce grand physicien, qui forma simultanément des professeurs et des ingénieurs, les uns préoccupés d'Astrophysique, les autres d'Optique, d'autres encore de technique expérimentale, tous reprenant et poursuivant les recherches et les suggestions du maître.

Et l'accueil mondial fait à ses découvertes, l'admiration qui lui fut témoignée, venant de personnalités scientifiques si diverses, est encore un témoignage de la riche pluralité qui caractérise les résultats dûs à son intuition pénétrante du monde physique.

Jean-Louis DESTOUCHES.

IL FAIT NOIR CETTE NUIT...

(NOUVELLE.)

Qu'il fait noir cette nuit ! Comme j'ai peur dans cette grande pièce triste où l'on me fait dormir. Cette porte qui ferme mal et ces deux fenêtres sans volets, sans rideaux, vont me rendre fou.

Celle de droite, avec sa vitre cassée... , on peut passer la main, c'est facile de l'ouvrir, d'entrer... Je suis bête ! qui entrerait ici ? pour faire quoi ? Je n'ai pas d'argent et mes vêtements n'en valent pas la peine.

Je devrais dormir, dormir, avec mes yeux bien fermés. Et pas de rêves surtout. Je n'arrive pas à rêver de jolies choses, c'est encore plus triste que la réalité.

Dormir, oui, mais j'ai froid, toujours froid. Elle n'est même pas chaude cette couverture qu'on m'a donnée. Ce n'est pas une des belles couvertures épaisses de l'armoire, bien sûr ! Les roses ou les bleues... et qui sentent bon... Est-ce que j'ai besoin de chaleur, moi ?

Tous ces bruits, d'où viennent-ils ? Un surtout, celui-là se rapproche de plus en plus, il arrive sous la fenêtre, celle où manque une vitre. Si j'ouvrais les yeux ? Je ne verrais rien, il fait trop noir, j'aime mieux me cacher sous la couverture... Ce n'est pas le vent, je connais bien le vent. Ce soir,

d'ailleurs, il ne souffle pas de ce côté-là. Des pas ? des grognements ? Pataud ? Non, puisqu'il est mort, Pataud. Pauvre chien. Pourquoi est-ce lui que le gros camion a écrasé ? Cette horrible bouillie noire et rouge sur le chemin . . . Ce conducteur qui ne s'est même pas arrêté, quelle brute ! C'est bien fini, j'ai perdu mon unique ami. Il me léchait les mains et mon visage quand je pleurais. Il comprenait que j'étais malheureux, Pataud.

Puisqu'il n'est plus là, je ne vais pas pleurer. Est-ce que c'est possible ? On ne m'aime pas ! Personne ! On me frappe, on m'insulte.

Si mon cœur pouvait s'arrêter de battre ? C'est terrible, toujours ce bruit . . . Mais c'est un bruit nouveau, mon oreille n'est pas habituée à celui-là. S'il y avait un peu de lune, j'irais regarder pour savoir. Je dis ça . . . mais les nuits où la lune brille, c'est encore pire . . . les arbres ressemblent à des squelettes, à des géants qui s'avancent sur moi, des armes à la main. Et je me mets à trembler.

Tout de même, je suis déjà grand. Il faut que je trouve un moyen. Ne plus avoir peur, ni froid, ni faim, car ça m'arrive, ça aussi. Et ne plus pleurer. Mais quel moyen ? Pourquoi est-ce qu'on vit quand on est malheureux ? Je n'ai jamais demandé à naître, moi ! Je voudrais bien savoir pourquoi Dieu m'a envoyé sur la terre. Est-ce qu'il voit vraiment tout ce qui se passe, Dieu ? Il ne permettrait pas, puisqu'on dit qu'il est si bon.

En attendant, depuis que j'ai des souvenirs, ils sont tous mauvais. Jusqu'à cinq ans, je ne sais pas, j'ai tout oublié. C'est dommage, c'était sûrement le meilleur moment. La nourrice qui s'occupait de moi n'était pas méchante puisqu'elle revenait me voir, avec des bonbons. On l'a chassée. Mes parents me détestent, mais ils m'ont repris. Pourquoi ? Ah, oui, parce qu'il fallait payer la nourrice.

Toujours payer, pour un vaurien, un gosse qui est venu

quand on ne l'attendait pas. Ma mère le dit quand elle me bat. C'était encore mieux de me garder à la maison et de me faire travailler. Je n'étais pas bien fort, mais je rendais de petits services... le grand couteau pour éplucher les légumes, le seau trop lourd, le bois qu'il fallait casser, qui m'écorchait les genoux...

On marche, c'est sûr. — « Il y a quelqu'un ? » On a parlé, qui a parlé si fort ? C'est moi. Comme ma voix est drôle. J'ai peur. Ce noir... je voudrais de la lumière...

Un jour il y en a eu de la lumière, une grande, dans ma tête. On a parlé de l'école. L'école, c'était sûrement le Paradis. Quand mon père prit ma main dans sa grosse main, ce qui n'était jamais arrivé, ma tête a tourné, tout est devenu blanc. Je ne suis pas tombé, il me tenait bien. Ça faisait trop d'émotion. On m'avait mis un joli tablier propre et j'étais bien débarbouillé. Pour sûr j'allais au Paradis.

Est-ce qu'il existe, le Paradis ? J'ai mal à la tête. Je pense trop. En tous cas, ce n'est pas l'école...

Ces grignottements ? Non, ce n'est pas dangereux, les souris, les rats, ils ne me font pas de mal.

Je la trouvais pourtant jolie, la maîtresse. Elle a été si aimable quand je suis arrivé. Elle souriait, elle regardait mon père dans les yeux. Lui, il ne lâchait pas sa main, il avait lâché la mienne, il était rouge et il parlait, il riait, content comme jamais je ne l'avais vu. Je croyais qu'elle allait m'aimer, elle, je pensais combien je serais sage et appliqué. Mon père est parti, il a mis sa grosse main sur ma tête... S'il m'embrasse, cette fois je vais tomber. Non, il n'y a pas pensé.

Je me suis assis sur un joli banc et j'ai ouvert tout grands mes yeux et mes oreilles. Je me souviens, la maîtresse a dit : « Le nouveau s'appelle Guy. Il est bête. Ne vous moquez pas de lui, s'il dit des sottises, ou s'il en fait. Il est méchant. S'il vous frappe, venez me dire tout de suite, il sera puni. »

Est-ce que j'avais compris ? Oui, j'étais bien réveillé, même

que je sentais mon soulier trop étroit qui me faisait mal au pied. Elle a dit que j'étais bête, où voyait-elle ça ? Pourquoi ? On ne m'avait rien appris encore. Après tout, je suis peut-être bête, mais je sais bien que je ne suis pas méchant. Jamais je n'ai pensé à battre les garçons et les filles qui allaient devenir mes camarades. J'aurais voulu les embrasser. J'avais envie de jouer avec eux, de leur donner la main, de courir. Pourquoi dire ça ?

L'école, dès le premier jour, a été pire que la maison. J'ai reçu une gifle tout de suite parce que je mettais mon doigt dans mon nez, puis une autre, pour rien. Un grand, en passant, avait fait tomber mon plumier. Ça commençait bien. Quel fracas ça fait un plumier qui tombe !

Mes joues me cuisent encore. Je divague... Il y a trop longtemps. Huit ans de ça. Les joues, c'est à cause de ce soir, de cette volée que j'ai reçue de ma mère, sans explication, comme d'habitude. Si j'étais méchant, je me défendrais, je donnerais des coups de pied avec mes sabots. Mais c'est ma mère, on peut pas. Mon dos aussi est douloureux. Ah ! elle tape fort. Et je n'arrive pas à me réchauffer.

Je n'ai pas eu le droit de manger parce que j'ai été battu. Ça y est, j'y pense. Ça suffit, j'ai faim, ça gargouille.

Tiens, une lumière là-bas ? J'ai les yeux ouverts, il n'y a pas de maison dans cette direction-là. Qu'est-ce que c'est ? J'ai peur de nouveau, mon cœur cogne, je n'en peux plus. Un briquet sur la route, une lanterne ? C'est quelqu'un qui vient... Peut-être une étoile, une toute seule, qui s'allume dans le ciel...

Déjà huit ans comme ça. Battu à l'école, battu à la maison, toujours battu, est-ce que c'est juste ? La maîtresse trouvait mes devoirs sales et mal écrits. Je les ai toujours faits ici, avant de dormir, à la lumière de la bougie. Les leçons, la même chose, et vite. Quand la bougie était finie, j'avais une raclée.

Les autres m'ont dit que la maîtresse, c'était la deuxième femme de mon père. Je ne comprends pas. Ce n'est pas une raison pour me rouer de coups. Elle m'appelait tout le temps menteur, sans raison, et paresseux. Elle ne frappe pas avec la main, elle. Ses mains sont trop fines. Avec une grosse baguette qui fait des raies sur les bras, sur les jambes.

Et l'autre, le grand, qui avait 17 ans quand je suis né, mon demi-frère, à ce qu'il paraît, pourquoi est-ce qu'il est si brutal et me fait travailler si durement? Je ne lui ai rien pris à celui-là, puisqu'on ne m'a rien donné. Je ne mange pas sa soupe. Ma mère l'adore. C'est son choucou, elle le serre dans ses bras... Si elle l'étouffait? Non, il est trop costaud. Il ne manque de rien, la bicyclette, la moto, les beaux costumes, il a tout. Il va danser dans les bals, je crois même qu'il se saouïe un peu.

Si je prenais sa moto un jour, si je partais? J'aurais des chances de me tuer. C'est une idée. Parce que j'ai beau chercher, je ne trouve pas.

Jeannette, c'était ma planche de salut. Quand elle est venue pour remplacer l'autre bonne, je crois qu'elle a tout de suite compris. Comme Pataud, elle a eu pitié. Elle me gâtait un peu, en cachette, en se méfiant. La couverture, c'est grâce à elle, sûrement.

Elle est belle, forte, des joues rondes et rouges comme des pommes, ses yeux rient. J'ai voulu l'embrasser. Je lui ai demandé de se sauver avec moi. Depuis... c'est fini! Elle aussi s'est moquée. Elle m'a traité de fou, de propre à rien. Tout ça, parce que je l'aime moi, Jeannette. Mais je suis trop jeune, il faut de l'argent pour manger, pour acheter des robes.

Pas moyen. Et c'est l'hiver. C'est long l'hiver, froid, sombre. Pas de soleil, plus d'oiseaux, ni de fruits à grappiller. Des nuits qui n'ont pas de fin. Penser, grelotter.

S'il y avait une guerre? On en parle des fois. Ce serait joli d'avoir un uniforme, de marcher au pas, avec la musique,

des tambours, des trompettes, des copains. La guerre, c'est une chance. Oui, mais mon âge? Et puis, il n'y a peut-être pas de guerre.

Alors? alors j'ai peur, peur. Il y a des bruits de tous les côtés, des pas, des murmures, des cloches... J'ai froid. J'ai faim. Tout mon corps me fait mal... Jeannette, allons nous-en! Quoi, le ciel blanchit, déjà? Je n'ai pas dormi. Le jour va se lever. On va encore me battre! Non! Non! Je ne veux plus être battu... Je ne veux plus... Je ne veux plus...

Quelques jours plus tard, on retrouva le corps du petit Guy dans l'étang glacé, au bout du village.

Alberte VIENNOT.

APPRENDRE A VOIR.

Le peintre André Masson m'a raconté qu'étant en Amérique il fit venir un jour un plombier pour effectuer une réparation dans sa salle de bain. L'ouvrier se présenta alors que le peintre était absent. Il fut reçu par la femme d'ouvrage. Pour accéder au lieu de son travail, il dut passer devant des œuvres du maître du logis. Il apostropha la femme de ménage en ces termes :

— C'est de votre patron, ça? Il est fou! Ce n'est pas de la peinture!

La femme de ménage répliqua froidement :

— Est-ce que mon patron vous donne des conseils pour votre tuyauterie?

Je ne me lasse pas de répéter cette anecdote autour de moi et de me la répéter à moi-même. Elle est des plus exemplaires et des mieux venues pour diverses raisons. Je puis l'avouer sans modestie, puisque je n'en suis pas l'auteur.

D'abord, il est toujours très délicat pour un critique professionnel, même le plus suffisant, de dire au grand public que la foule ne comprend rien en peinture. Il est, en effet, toujours déplaisant de voir un homme, pas plus divin que ses semblables, traiter avec hauteur le reste de l'humanité. Le peu de science du critique d'art lui donne droit, tout juste, à beaucoup de modestie. Et, de plus, les êtres humains

— je pense au public et non certes au critique, dont l'inhumanité devient légendaire — sont ainsi faits que s'ils consentent à rendre hommage à la compétence d'autrui, ils sont beaucoup moins enclins à reconnaître leur propre incompetence, surtout en peinture. Il est donc éminemment préférable que les vérités désagréables que le critique désire faire entendre au public, il les écoute formuler par une femme de ménage à un plombier.

Il est un fait cependant que tout le monde pourra vérifier autour de soi ; les ignorants de la plomberie n'ont aucune honte de leur ignorance. De même, d'ailleurs, les ignorants de l'ébénisterie, des hautes mathématiques, de l'astrophysique ou d'un simple jeu de cartes. Chacun sait que, pour comprendre une branche quelconque du savoir humain, aussi humble ou aussi élevée soit-elle, il faut l'avoir apprise. Mais, en peinture, et en matière d'arts plastiques, en général, adieu réserve. Les plombiers, les ébénistes, les mathématiciens, les physiciens, les joueurs de cartes, les savants, les ignorants, tous, sauf de rares exceptions, ne redoutent jamais de se prononcer sur la première peinture venue, de Rembrandt ou de Picasso, pour admirer la première et dénigrer la seconde, ou le contraire. Admiration ou dénigrement également incompréhensifs, je me hâte de l'ajouter.

Car ce qu'il convient réellement d'apprécier — admirer ou dénigrer — dans une peinture, passe le plus souvent inaperçu. On considère le sujet du tableau, corps de femme ou paysage, on le trouve mal traité, peu conforme au modèle, et, le modèle, peu conforme à l'idéal. Mais on perd de vue que là n'est pas l'essentiel de la peinture, car la peinture, c'est, avant tout, l'organisation d'un jeu de couleurs et de formes sur une surface plane. Maurice Denis l'a fort bien dit, mais pas suffisamment. Et l'on croit encore trop couramment que l'on aime une peinture quand on trouve désirable la femme qu'elle représente. Il est donc indispensable que l'on

apprenne à goûter ce plaisir magique qui naît de la rencontre de deux ou plusieurs couleurs et de la combinaison savoureuse ou spirituelle de lignes et de plans.

Ce plaisir ne s'acquiert pas sans étude, une étude longue et parfois inconsciente, mais toujours une étude. L'intuition, assurément, joue ici un très grand rôle ; celui de l'attention n'est pas moins important, et, afin d'exercer celle-ci, il sera bon, je pense, de regarder avec soin la manière dont sont *écrits* certains dessins de maîtres. C'est un petit travail, peu coûteux, auquel il est très facile de se livrer chez soi, au moyen de reproductions comme il s'en rencontre chez les marchands de couleurs et dans la plupart des ouvrages de vulgarisation artistique. Et puis, les reproductions de dessins ont sur les reproductions de peintures cet immense avantage d'être beaucoup plus fidèles à l'original, un trait se trahissant moins aisément qu'une couleur.

Prenons donc un beau dessin de Van Gogh, un de ceux qu'il fit au cours des trois ou quatre dernières années de sa vie, dans le midi de la France, ou un dessin de Raoul Dufy, autre homme du Nord que la Méditerranée enivra. Et demandons-nous ce qui est si intensément excitant dans ces compositions.

Assurément, leur rapport avec la réalité représentée apparaît tout de suite, et il serait ridicule d'en faire abstraction ou de le minimiser. Van Gogh a regardé la terre provençale ; il s'est profondément absorbé dans la contemplation des paysages de la Crau. Dufy a observé, notamment, les chevaux de courses, les régates, les spectacles à l'Opéra. Le premier a rendu de puissantes impressions de lumière et d'infini ; le second nous procure de délicieuses sensations d'élégance et de raffinement. Mais tous deux, si dissemblables soient-ils par le tempérament, se rapprochent singulièrement si, au lieu de comparer les sujets dont ils s'inspirent, on considère la manière dont ils sont décrits.

Le dessin — comme la peinture, d'ailleurs et comme l'écriture — procède par signes arbitraires et conventionnels. La cuisse d'un cheval, *en réalité*, n'est pas cette surface blanche délimitée par la rencontre de deux lignes souples, qui partent du sabot pour s'élever jusqu'à la croupe (Dufy). Un cyprès, *en réalité*, n'est pas une poursuite de petites courbes allongées (Van Gogh). Ces deux lignes et ces petites courbes sont des signes par lesquels le dessinateur représente le modèle dont il s'inspira.

Or, c'est précisément à cause du plaisir de tracer et d'inventer des signes que l'artiste dessine et que le modèle le tente. C'est par ces signes et dans ces signes que le dessinateur exprime le meilleur de lui-même, son intelligence, sa sensibilité, son cœur, sa sensualité, que sais-je ? Un signe nouveau est pour lui la plus précieuse des découvertes, et il n'est pas indifférent que, pour rendre la cuisse du cheval, il se serve d'une seule ligne plutôt que de deux ou trois, ou d'un blanc expressif, ou d'un treillis de hachures. Et, pour nous, il n'est pas indifférent non plus, de distinguer la décision du trait d'un Van Gogh de la subtile vivacité de celui d'un Dufy.

Apprenons donc, et passionnément, à aimer les signes. Mais apprenons auparavant à les reconnaître. Notre plaisir est à ce prix.

LÉON DEGAND.

LA VIE THÉÂTRALE.

MÉGARÉE.

Le Théâtre du Vieux-Colombier a représenté une tragédie eschylienne, en prose, dont le jeune auteur, M. Marcel Druon, ne se contente pas d'aimer, en bon écolier, la poésie grecque. Son esprit amoureux de légendes est capable de les enrichir, de les métamorphoser. Son style, trop entraîné parfois vers l'oratoire, est généralement mâle et altier, charnu, éclatant. Il y a du vrai grec en lui. Plus de dorien que d'ionien. Mais enfin cela vient de source ; et d'une source chaude. C'est beaucoup mieux que livresque.

M. Marcel Druon a choisi pour héros Mégarée. Est-il inutile de vous rappeler qu'Eschyle, dans les *Sept contre Thèbes*, fait de Mégarée, fils de Créon, neveu, donc, de Jocaste et d'Œdipe, cousin d'Étéocle, de Polynice, d'Antigone et d'Ismène, le défenseur de la troisième porte, la porte Néiste ? Non, ce n'est pas inutile, je le crains. Dans les *Sept*, c'est un vaillant ; le roi Étéocle a foi en ce guerrier que n'effrayeront jamais les grondements des cauales, les hennissements des chevaux, et qui, fidèle au poste, mourra plutôt que de se rendre. Dans *Antigone*, Sophocle rappelle qu'il est mort, et que sa mère Eurydice le pleure encore. Enfin, dans les *Phéniciennes* d'Euripide, où il est appelé Ménoécée, il se fait égorger, pour

sauver la cité de Thèbes. Telle est, selon Tirésias, la condition que les dieux imposent, pour faire grâce à la ville assiégée. Voilà le très honorifique épisode dont s'est inspiré M. Druon. Il y a vu l'occasion, je pense, de nous faire songer à des temps récents. Nous avons vu la cité française menacée comme Thèbes... Mais les dieux d'aujourd'hui, plus voraces que les anciens, ne se fussent pas contentés d'une seule victime volontaire... Ils n'ont pas demandé le sang de Mégarée... Les jeunes Mégarées de la résistance se sont offerts en holocauste sans que le ciel eût rien promis. C'était peut-être encore plus beau...

Mais il y a du laid, dans la « drôle de guerre » que Thèbes, environnée d'ennemis, et dans laquelle parvient le cliquetis de mors, et les piaffements de la cavalerie argienne, est en train de livrer ou de subir. Les Thébains n'ont aucune envie de se battre. Ils sont même assez défaitistes. Ni Eschyle ni Euripide ne les accusaient de mollesse. Leur cas, il est vrai, est assez particulier. C'est le frère de leur roi, Polynice, qui les assiège; Polynice est de leur sang. C'est une espèce de Condé, de Condé de Coblenz, un Thébain émigré, qui a amené les Argiens sous leurs murs...

La politique doit s'en mêler. Et, assurément, les collaborateurs, chez eux, avaient quelques arguments de plus que ceux de 1940, dans les pays envahis par l'Allemagne... Mais n'importe. Céder est toujours indigne. Et Créon, ici, parlant, comme un autre Laval, d'entente avec l'ennemi, le prince Créon qui, déjà, se voit roi par la volonté du vainqueur, et en paiement de sa servilité, nous inspire un vif dégoût. Le jeune Mégarée, à qui Tirésias découvre les volontés divines, préfère la gloire à la vie, et le salut de sa patrie au bonheur que lui assurerait l'amour d'Ismène... Rien n'ébranlera son courage; ni les supplications de sa mère, l'orgueilleuse Eurydice, qui ne voulait pas d'Ismène pour belle-fille, et qui, maintenant l'appelle au secours pour empêcher Mégarée de

se faire égorger ; ni les doux reproches de la vierge qui l'attendait depuis longtemps, et qui sera désespérée de le perdre ; ni les raisonnements de Créon. Raisonnements spécieux. Si Créon avait disposé de la T. S. F. il eût perverti toute la population thébaine. Et les siècles auraient pu passer . . . Jamais Thèbes n'aurait eu des Épaminondas ni des Pélopodias. C'est ce que les conseillers de lâcheté ne savent pas prévoir. Ils tuent l'avenir, en même temps que le présent. Créon est ce qu'on a appelé, de 1940 à 1943 ou 1944, un homme « réaliste », un homme de raison . . . Il ne chevrote pas dans un microphone, lui, mais nous le reconnaissons tout de même. Il fait entrevoir le relèvement de Thèbes, sous la bienveillante protection d'Argos. Il sera, après la défaite d'Étéocle, chef de l'État Thébain ; et déjà, — lui aussi, — il se choisit un dauphin. Mégarée sera roi, plus tard. Bien à l'aise sur le tas de cadavres de ses oncles, cousins, alliés, etc . . . Et riche et bien nourri. Voilà du solide ; et qui vaut mieux que la mystique de Tirésias, et la gloire d'un jeune mort . . . Mais la force d'âme de Mégarée résiste à tout. Mégarée est une sorte de Guynemer sans ailes ; de Guynemer qui ne se défendra même pas. Il n'est pas sans peur. Il tremble comme trembleront Henri de Navarre et Turenne, à l'instant du combat. Son sacrifice n'en est que plus exaltant . . .

Je sais ce qu'on peut dire contre *Mégarée*. L'œuvre se rattache à cette renaissance de la tragédie hellénique qui a abouti aux délices de Giraudoux, et qui souvent ne produit que des tragédies de collège, du Campistron 1946 . . . Quiconque n'a gardé de la littérature grecque qu'un souvenir de pensums, de déclinaison ànonnées, de solécismes contre la règle *ta zoa trechei*, et admet qu'on chasse le grec de l'enseignement, sourira de l'effort de M. Druon, et de sa tendresse au personnel vieilli du théâtre de Dionysos . . . Vieilli, mais susceptible de foudroyants rajeunissements, comme on l'a vu dans

Électre et dans la *Guerre de Troie* ; et encore dans la *Machine infernale* de Cocteau et l'*OEdipe* de Gide. Pour moi, sans tenir à ce que le sort des Labdacides et des Atrides alimente éternellement le théâtre, j'enregistre leur importance en clinicien, comme un fait, et j'admets qu'on revienne à cette source tragique, aux épigones, aux descendants des héros d'Homère, à Philoctète ou à Ajax. Dieu sait que les jeunes dramaturges ne s'en font pas faute ! On se croirait revenu au XVIII^e siècle. Et ces retours à Athènes ne sont pas toujours heureux... Mais le cas de M. Druon est particulier. Sa pièce n'est pas indigne des modèles. Il a placé au centre de sa tragédie la scène atroce et cependant presque risible, où Créon essaie de tenter son fils, et exhibe un pragmatisme éhonté... C'est une scène de comédie satirique, très forte et mordante. Pour nous, elle a encore, et je crois qu'elle gardera quelques années encore, un caractère aristophanesque... Un peu verbeux, Tirésias ne laisse pas d'énoncer de fort belles maximes sur l'attachement du citoyen à la Cité. Quelques vers dits par Étéocle, dans les *Sept contre Thèbes*, tout au début, valaient peut-être tous ces discours... Mais qui peut nous rendre la majestueuse simplicité d'Eschyle?... Cette prose de M. Druon est, d'ailleurs, farcie de vers blancs, dont beaucoup sont beaux.

Espérer qu'une telle pièce puisse atteindre le grand public, ce serait s'exposer à des désillusions rapides... Mais, si elle avait eu des interprètes de grande classe, j'aurais parié pour un succès... Ceux que le Théâtre du Vieux-Colombier a mis à son service n'étaient pas, à parler exactement, mauvais. Mais la tragédie est exigeante... Elle veut des héros statuaires, qui aient des biceps aux bras, et les cuisses renflées, et les épaules larges et le cou bien attaché... Il lui faut des voix sonores et harmonieuses... Les jeunes acteurs que nous avons vus ne manquaient point d'intelligence. Mais voici que Mégarée, un peu décharné, semblait, plutôt qu'un modèle

de Phidias, quelque jeune peintre de l'École des Beaux-Arts affublé pour le bal annuel... Comme disait le cher Paul Mounet tâtant les bras de Le Bargy : « Ça, des bras ? Des porte-plumes ! »... Quand Mégarée parlait, on songeait, en savourant son accent, aux remparts d'Avignon plutôt qu'à ceux de Thèbes. Tirésias avait, lui aussi, de l'intelligence, un peu trop de solennité. Et son parler épais faisait penser à un Cosaque qui habille le français.

J'ai toujours pensé que c'était parmi les jeunesses athlétiques, les vainqueurs de rugby, du lancement du disque et du saut en hauteur, parmi les champions du basket-ball et de la course à pied qu'il fallait choisir les troupes tragiques... Et puis, soigner les voix, exiger un parler pur, un parler modèle. Le parler qu'avaient autrefois les Mounet, les Bartet, les Sarah, les Segond-Weber. Tout doit être « ordre et beauté » dans la tragédie ; une joie de l'œil et de l'ouïe, en même temps que de l'esprit. Et quand quelque chose manque, quand le char tragique marche sur trois roues, la tragédie ne va pas loin. Là-dessus, nous sommes gâtés. Nous avons de trop beaux souvenirs.

SUR « LES FAUSSES CONFIDENCES ».

Deux grands artistes qui, en quittant la Comédie-Française, lui ont ôté, pour un temps, de son éclat, — mais elle est, cette vieille maison, immortelle, donc patiente... — Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud, ont monté, en hommage à l'abandonnée, deux des chefs-d'œuvre qu'ils avaient appris à y jouer : *Hamlet* et *les Fausses Confidences*.

Leur succès a été très vif, et très légitime. Il commence à passer les frontières. La pièce de Marivaux fut exquisément présentée dans le décor blanc d'un salon. Un salon, certes, plus blanc qu'on n'en vit jamais en 1737, date de la création. Les murs entre lesquels vit la charmante Araminte ont la pureté du lait, et ses meubles sont plus poudrerisés que les perruques des marquis... Leur blancheur domine les verts timides, les ors discrets des taillis du parc, qu'on voit par deux vastes portes-fenêtres dont les vitres sont tellement transparentes que je soupçonne qu'il n'y en a point... Sur ce fond, sur ce champ d'hermine, pareil au papier des aquarelles, un pinceau délicat pose des touches de mauve, de rose, de bleu, mouillées et légères : les costumes. Des papillons voletant devant un mur crépi de frais. Douceur et gaieté pour les yeux.

Ainsi, le metteur en scène, notre subtil J. L. Barrault, a opté pour la transposition de Marivaux en rêve clair, en féerie de théâtre ; — en conte blanc. C'est la palette de fra Angelico, si le cher moine eût jamais consenti à peindre des mortels amoureux. Araminte est vêtue en Parisienne de son temps ; appétissante comme un bonbon ; et aussi, en

Français de bonne tenue, le soupirant Dorante, et l'oncle Rémy, procureur, et Marion la soubrette, et le Comte Dorimont. Mais les valets Dubois et Arlequin gardent les costumes de la Comédie-Italienne : l'un, dans la veste large et le pantalon flottant, l'autre en demi-collant lozangé. Notre rétine se réjouit de ce mélange. La pièce se trouve bien rattachée à ses origines puisqu'elle fut créée chez Lelio... Fort bien. Là-dessus, j'ai pourtant d'autres préférences. Je sais que *Les Fausses Confidences* sont comme une pièce charnière. Marivaux va passer de l'Italie des rêves à la France de sa vie réelle. C'est une pièce fantaisiste, sans doute ; mais où le réalisme du romancier de la *Vie de Marianne* pénètre. Je ne tiens pas à la « couleur locale » ni à la précision historique. Les songes de Marivaux ne tolèrent pas les entraves du pédantisme. Mais enfin, Parisien de Paris, amoureux de mes pavés et de ma lumière de Paris, je me réjouis de sentir que Marivaux, sans atteindre, sans chercher à atteindre la franche, la moelleuse et grasse saveur parisienne de *Tartuffe*, du *Bourgeois Gentilhomme* ou de *l'Amour Médecin*, Marivaux, si différent à tous égards de Molière, a, néanmoins, et pour la première fois, nettement fixé le lieu de la comédie. On sait qu'Araminte est allée en voiture à l'Opéra, à la Comédie-Italienne. On l'imagine blottie dans des soies et des fourrures, et cahotant un peu dans les rues, du côté des Tuileries et de la Rue Saint-Honoré, et du Marais. Araminte, c'est ma payse. Et elle est aussi « de ma classe »... Une bourgeoise, pas plus. La plupart des comédiennes, qui s'aiment nobles et altières, en faisaient une grande dame ; col de cygne, menton levé, l'œil fier et l'éventail autoritaire... C'était vraiment hausser bien haut les obstacles qui séparent d'elle le gentil Dorante ! Dorante est pauvre. Il s'est improvisé intendant pour voir de plus près celle qu'il aime. Mais, tout subalterne qu'il semble, il finira, au bout de la journée, par obtenir de sa maîtresse un aveu d'amour. Elle lui rendra les armes... Ah ! Cette

défaite, tendre comme un soupir ; — une de ces merveilles de justesse et de délicatesse dont Marivaux a le privilège. « *Vous donner mon portrait!* dit-elle. *Songez-vous que ce serait avouer que je vous aime? — Que vous m'aimez, Madame? Quelle idée! Qui voudrait se l'imaginer? — Et voilà pourtant ce qui m'arrive...* » L'entendez-vous, ce léger souffle de délivrance, de consentement féminin? Presque d'ivresse heureuse... Comment dire ces mots si simples? « D'un ton vif et naïf », indique l'auteur. Ouais! C'est plus facile à ordonner qu'à exécuter. Il y faut de l'abandon sans impudeur, un peu de lassitude, après le combat, et de l'élan, une grâce touchante ; un gain d'ironie contre soi-même...

Madeline Renaud sent tout cela.

Si Araminte était une duchesse qui offrît sa main à l'un de ses gens, la chose eût fait scandale, sous le ministère Fleury. Les commentateurs y souligneraient même, aujourd'hui, des tendances égalitaires ; un prélude à la Révolution... Fi de tout cela! Araminte est de naissance modeste. Un vieux bourgeois l'a faite riche, laissée intacte du moins quant au cœur, et libre. Elle n'a point un port de tête orgueilleux. Elle est toute douceur et inquiétude. Sa mère, oui, la cassante M^{me} Argante, montre la vanité des parvenues. Mais Araminte!... Ce petit être en quête d'un bon compagnon? Les ruses du valet Dubois, les assauts répétés qu'on lance contre la fierté supposée d'Araminte, méconnaissent son vrai caractère. Elle ne souhaite que de glisser vers Dorante. Elle y viendrait seule ; un peu plus lentement ; voilà tout. Et je la sens vaincue d'avance...

Précisément, parce qu'il ne s'agit pas d'une vaste distance à parcourir, d'elle à Dorante, ni d'un orgueil à briser, mais d'une inclination imperceptible, Marivaux peut faire jouer ses naces les plus fines ; ses naces de perle tournante. Et il ajoute une « naissance de l'amour » à une galerie qui commence déjà à être riche.

Cette naissance est, avec celle du *Jeu de l'Amour*, la plus réussie que nous lui devions.

Avec sa petite taille, ses rondeurs, ses gestes délicats, les mouvements arrondis de ses bras, son visage clair, tout français, fait pour le pastel de La Tour ou le pinceau de l'artisan... Chardin, elle est l'Araminte même que rêvait l'auteur Marivaux, que je sache, ne donnait point chez les dames de Versailles. Il aimait bien sa petite femme, qui mourut jeune ; et M^{lle} Silvia, qui était une comédienne et non point une olympienne.

La représentation des *Fausse Confidences*, à laquelle ont participé d'autres transfuges de la Comédie-Française, comme Brunot et Dessailly, et aussi la glorieuse Marthe Régnier, et Jean-Louis Barrault, Dubois scapinant et mascarillant, est un enchantement. Arlequin fut joué par un certain Jean-Pierre Granval qui doit être le propre fils d'Araminte... Ce grand garçon ? Qui l'eût cru.

Paris est enfiévré pour une pièce qu'il a pu voir bien souvent, aussi parfaitement jouée, à la Comédie-Française. Il y eut un peu de « fronde », et quelque chose comme une manifestation anticonformiste, dans ces braves bruyants. De vrai, c'est une délégation de la Maison de Molière qui triompha. La chère vieille est solide. Un accident, une opération chirurgicale, lui ôtent un peu de chair. Mais une chair neuve aura vite fait de pousser. On la verra rayonner de nouveau sur ses chicaniers et ses blasphémateurs.

« L'AN MIL », DE JULES ROMAINS.

Quel beau titre ! . . . Il fait songer à des pages fameuses de Michelet ; à une ample composition musicale qui fonda la jeune gloire de Gabriel Pierné . . . Il évoque surtout nu drame « collectif » de conscience dont toute l'humanité a été secouée, et sur lequel on n'a pas fini de rêver. De l'an mil datent ces « danses macabres », qui allaient attrister plusieurs siècles. Cette hantise de la mort qui, à l'art du moyen-âge, donne une odeur de pourriture, et un froid de cadavre . . . L'an mil, ce fut une sorte de bombe atomique des âmes ; une expérience brutale de psychanalyse de masses. Tous les péchés des hommes furent mis à découvert. Plus que le remords, la peur de l'enfer précipita les nations dans la pénitence. Explosion d'ulcères . . . Aveux désespérés . . . confessions, confessions . . . Il y eût eu de quoi assainir décidément l'espèce, si elle pouvait l'être. Mais, comme dit le proverbe napolitain, « sitôt le péril passé, on se moque du saint . . . » Dès l'an 1001, l'humanité retourna allègrement à son bourbier. Et les pessimistes, les existentialistes vous diront qu'après neuf siècles et demi bien-tôt, elle ne paraît pas près d'en sortir . . .

Le certain, c'est que, sur les deux versants de l'an mil, celui de la montée, par le remords et l'épouvante, et, la crête franchie sans encombre, celui de la redescente joyeuse, enivrée, frénétique vers le plaisir, cet événement historique est un spectacle d'une grandeur sauvage, et une source de méditations jaillissante. Aussi, en apprenant que M. Jules Romains, astre littéraire de première grandeur, allait éclairer l'an mil de ses lumières, nous réjouissions-nous à l'extrême.

C'était, d'autre part, après de longues années d'abandon, durant lesquelles il avait édifié *Les Hommes de Bonne volonté*, monument d'intelligence et prodige d'observation, le retour au théâtre de l'auteur de *Knock*, de *Le Trouhadec*, de *Donogoo-Tanka*, du *Dictateur*, de *Musse*, pièces inégales, sans doute, où l'ambition des grandes idées se voyait souvent contrariée par un tempérament d'humoriste sec et ricanant... Mais, enfin, ensemble de pièces considérables ; marche d'un escalier au sommet duquel nous espérons bien que M. Jules Romains scellera un jour un chef-d'œuvre.

Nous sommes entrés, le cœur battant, au Théâtre Sarah-Bernhardt, prêts à fêter M. Jules Romains, son œuvre, le metteur en scène et principal interprète, Charles Dullin, et toute la troupe...

Nous sommes repartis le nez dans nos foulards, le dos rond ; cruellement déçus. Oh ! la comédie n'est pas toute mauvaise. Mais c'est une petite comédie, pas tout à fait balzacienne ; une satire des gens qui, dans les pires époques, et quand tout est en suspens, jusqu'à la survie même des fils d'Adam, trouvent le moyen de s'enrichir, et spéculent de tout ; cette fois sur la peur ; une autre fois ils spéculeront sur la faim, le patriotisme, ou l'amour. Le personnage central, un certain Carcaille, n'est, en somme, que de la taille d'un Mercadet, le « faiseur » de Balzac, d'un Lechat, l'homme d'affaires peint par Mirbeau... C'est la réussite de ce renard au nez pointu, au milieu des terreurs de l'an mil, qui a retenu, mis en verve, M. Jules Romains. Ce personnage est le rôti, et les populations en émoi ne sont que la sauce. Que pour railler les taquineries de l'État moderne contre l'individu, M. Jules Romains ait conçu le personnage de Musse, bravo !... Cela suffisait bien, et il en a tiré des leçons excellentes. Mais que ce peintre de fresques, le peintre des *Hommes de bonne volonté*, ait ramené à Carcaille, à ses emprunts à un juif d'Avignon, à ses achats de terrain dans le Vivarais,

et à la revente de ses biens, le drame européen, le drame mystique, le drame psychologique, le drame écœurant de l'an mil, je l'accepte mal... Je sais qu'on peut faire tenir une image du système solaire dans un boîtier de montre ; et que, si j'avais de meilleurs yeux, je verrais dans cette pièce ce que je souhaite tant d'y voir. Mais ce n'est pas vrai. Le spectateur a une impression pénible de manque, d'insuffisance, de ratatinement...

Donc, messire Carcaille achetant à bas prix les terres, les maisons, les moulins des paysans et bourgeois affolés du Vivarais, fera une immense fortune. Les dupes ne seront pas vengées, car messire Carcaille a mis le seigneur du pays, un comte batailleur et de pauvre tête, dans ses intérêts. Son argent servira à l'édification d'une église et d'un monastère, — à quoi Harpagon, Turcaret, Mercadet, Lechat n'eussent point songé, j'en conviens. Et tout rentrera dans l'ordre. Jusqu'à l'an 1040, qui doit être décidément l'an de la fin du monde, car on vient de réviser les calculs... Et cela permet des allusions à l'an « 40 », dont on a coutume de se moquer, mais qui, après le millésime 1900, — 1940, — a été, en effet, la fin d'un monde, et amené une catastrophe comparable à celle de l'an mil, et d'une « psychologie » aussi désolante. Mais la leçon n'est pas menée loin... On se borne à une allusion.

Autour de messire Carcaille, qu'est-ce qui grouille ? Des figurants. Les gens du canton, effarés par l'annonce de la fin du monde, lancée du haut de la chaire par un moine frénétique, braillard, de courte éloquence. C'est eux qui devraient être les protagonistes du drame ; ou le « chœur » de la tragédie, frissonnant et lyrique. Ils ne le sont point... On voit la belle comtesse, qui trompe tant qu'elle peut son mari, le comte, avec un noble et beau chevalier, retour de la Terre Sainte. Pécheresse sympathique, puisque le comte est un gros sanglier et un niais ; d'autant plus sympathique

qu'elle est persuadée de la sainteté de son amour, de la pureté de son adultère, et marcherait sans trembler vers le souverain Juge, sans s'émouvoir des trompettes angéliques. On voit la nièce du Seigneur se pâmer aux bras d'un jeune et spirituel troubadour, — le seul qui ait un peu de goût pour la philosophie. Il ose se moquer du démiurge, qui n'a pas su défendre sa création contre le mal, contre le démon, jouer et gagner la partie contre Satan, et qui, bougonnant de dépit comme un joueur d'échecs près d'être mat, renverse l'échiquier, anéantit sa création... Avant, peut-être, d'en refaire une autre. La « revanche », en attendant la « belle ». On voit le dominicain s'agiter, sandales battantes, robe retroussée. On voit... Mais tout cela n'a aucune importance. Simples croquis ou « remarques », en marge du portrait de Carcaille.

Et si l'*An Mil* s'intitulait *Carcaille*? Le mal serait mieux caché. Mais il ne serait pas guéri. Bast!... M. Jules Romains n'a qu'à faire comme le joueur d'échecs. Renverser l'échiquier, reposer les pièces, et recommencer la partie. Il sait jouer. Il gagnera la prochaine.

« LE LEVER DU SOLEIL ».

Le poète François Porché, l'auteur d'une émouvante fantaisie héroïque en vers, *Le Butor et la Finette*, inspirée par la guerre de 1914-1918, avait, voilà quelques années, écrit une comédie historique, *Un roi, deux dames et un valet*, — comédie en prose, — avec la collaboration de M^{me} François Porché, c'est-à-dire la glorieuse comédienne Simone, la créatrice des grandes pièces de Bernstein et de l'*Acheteuse* de Passeur, la vigoureuse romancière du *Désordre*. Cette pièce, dont le titre est comme le relevé d'une « main », au piquet ou au poker, contait la rivalité de M^{me} de Maintenon et de la marquise de Montespan autour de Louis XIV mûrissant. Les deux adversaires y échangeaient des politesses venimeuses, menaient une escrime serrée, finissaient par des querelles dans les glapissements et les cris. C'était vivant, divertissant. On pensait parfois à la façon dont Bernard Shaw a conté les amours de la Grande Catherine, et Alfred Savoir la lutte de la « Petite Catherine » contre la tsarine son aînée, dragon voluptueux... Le succès en fut vif.

Pendant l'occupation, François Porché est mort. Le « butor » avait triomphé, au second assaut, de son âme fine et émotive. Il laissait une autre comédie historique, *Le Lever du Soleil*, dont M^{me} Simone avait fourni l'idée, je crois ; mais le texte entier est de François Porché. Après des mésaventures et un retard dont les ennemis de la Comédie-Française, — qui à l'étranger, où elle est toujours aimée, peut croire qu'elle ait

des adversaires acharnés, et souvent de mauvaise foi? . . . ont essayé de tirer parti, *Le Lever du Soleil* vient d'être enfin représenté sur la scène du Luxembourg, — l'ancienne scène de l'Odéon, annexé comme on sait à la scène de la rue de Richelieu, et réservée aux œuvres nouvelles. Le succès en a été tout à fait honorable. Le grand public y prendra, j'en suis sûr, encore plus de plaisir que nous, les blasés, à qui le théâtre « historique » est devenu un peu suspect.

Pourquoi, suspect? Oh! Nous nous inclinons devant les chefs-d'œuvre éclatants, ceux de Shakespeare, par exemple; un *Richard III*, un *Jules César*. . . Mais, tout le long de notre XIX^e siècle, le théâtre historique s'est un peu compromis. . . Les drames mêmes de Victor Hugo, une *Marion de Lorme* travestissant les figures de Richelieu et de Louis XIII, ou *Ruy Blas* introduisant un valet parmi les ministres espagnols du XVII^e siècle, éveillent des moqueries. Toutes les pièces historiques de Dumas père, du grand Vigny lui-même, et de Sardou, ont vieilli sans remède. On ne veut plus d'imageries napoléoniennes; *Madame Sans-Gêne* est une amusette où la foule se plaît encore, mais que les délicats repoussent. On boude même les évocations de Jeanne d'Arc, de Louis XIV ou de Guillaume Tell de M. Saint Georges de Bouhélier.

Elle a pourtant la vie dure, la pièce historique. Depuis la Libération, les jeunes dramaturges s'obstinent à faire passer leur existentialisme, leurs pessimismes divers, leurs inquiétudes d'avenir, par les bouches de personnages en peplum, en toge ou en pourpoint. Nous en sommes accablés. Et un peu rancuneux. Nous pensons bien, cependant, que le *Lever du Soleil*, — la jeunesse du roi Soleil, de Louis XIV, et ses douloureuses amours avec Marie Mancini, — ne serait pas simplement une « anecdote » en costumes, de l'imagerie, ni la transcription des pages fameuses que Dumas père écrivit, sur cette idylle royale, dans le *Vicomte de Bragelonne*.

Et en effet, François Porché et M^{me} Simone ont composé

une pièce psychologique ; une série de « portraits » animés, où ne manquent ni la vigueur, ni le pittoresque... Mais enfin, qui n'ont pas la griffe du Cardinal de Retz ni de Saint-Simon. Et les pointes de ces griffes-là ne seraient pas inutiles, pour nous conquérir tout entier à la résurrection d'un des épisodes les plus populaires de l'histoire de France. Populaire, et un peu fatigué... N'est-il pas le « fond » même de la *Bérénice* de Racine ? n'est-il pas conté avec des larmes, par toutes les institutrices, primaires et sentimentales, aux élèves qui préparent leur certificat d'études ? Ne s'y reportait-on pas, naguère encore, quand, dans un grand pays ami, un souverain avait à résoudre le même problème que Louis XIV, à choisir entre une femme et un empire, et se décidait à rebours du jeune roi Soleil ?

Il a donc fallu beaucoup de talent pour éveiller, de nouveau, notre intérêt sur les amours du roi et de la nièce de son vieux ministre... On y est parvenu, en se gardant d'épisodes accessoires, de courtisans papillonnants, de préparations languissantes. En dirigeant le projecteur sur les quatre protagonistes ; en les saisissant non dans leur vie d'apparat, mais dans les scènes familières ; en leur prêtant un langage libre et savoureux, modernisé — à la Bernard Shaw, mais plus timidement, — et même anachronique. Ce dernier parti-pris, que j'approuve personnellement, exige une virtuosité extraordinaire. Et les auditeurs ont quelquefois paru s'en offenser. Mais il suffirait de légères retouches pour les rassurer... Bref, de l'historique décoratif, on est passé à une sorte d'intimisme psychologique. Le résultat n'est pas médiocre. La pièce est bien bâtie, le texte, de fière qualité. Mais les intentions étaient encore supérieures à l'exécution.

On voit une Anne d'Autriche gourmande de bourgogne et dont la maturité reste fort excitée par le brillant cavalier Mazarin... Elle poursuit ce grison, qui se dérobe, avec les exigences d'une dame Putiphar, ou d'une Lampito aristo-

phanienne. Elle est grasse, appétissante, provocante, dès que les portes sont fermées. Il doit invoquer sa fatigue, sa maladie et le service de l'État, pour se délivrer d'elle. Anne, dont tout le bel âge se passa près d'un époux « aussi froid qu'un brochet », voudrait profiter de l'occasion suprême. Portrait hypothétique, et qui ne ressemble pas à celui que Bossuet a tracé . . . Mais vraisemblance, dont la hardiesse ne me choque pas. Quand il s'agit des amours de son fils, la reine-mère retrouve son orgueil d'Espagnole, sa rigueur, et ses mépris pour la canaille. Que le roi s'amuse. Mais qu'il n'épouse point . . .

Marie? Elle a des fureurs plébéiennes. Son amour pour le roi se fortifie de sa haine atroce pour l'oncle Mazarin qui, depuis l'enfance, la détestait aussi, — mystère dont les freudiens pourraient bien s'émoustiller, — et lui imposait des châtiments, disons le mot : des fessées, qui lui cuisent encore. Après l'avoir poussée vers le roi, pour des projets ambitieux machiavéliques, pas très sains, Mazarin, rebuté, prend parti contre elle. Elle n'en devient que plus aiguë ; et elle crache l'injure à la face du Cardinal. Lui, suspect, au début, devient peu à peu d'une émouvante noblesse. L'âge, l'approche de la mort, le sentiment du grand nom qu'il laissera en sacrifiant l'élévation de sa famille à l'intérêt de la France, le poussent, en deux scènes pathétiques, cadavre fardé, saigné à blanc devant nous par le médecin Vallot, et défaillant dans les bras du roi, à persuader Louis qu'il doit épouser l'infante, non Marie. Il nous persuade aussi, — plus aisément, — et nous émeut, cet étranger qui a consacré sa vie au service de la France, et qui livre, avec un sublime courage, sa suprême bataille.

Et Louis? Louis est un mystique. Il se sait roi par droit divin, roi par la vertu du sacre, et de l'huile sainte dont il fut touché à Reims. Mais il sait que sa majesté ne sera confirmée que par un *acte* personnel ; *l'acte royal* . . . Avant d'être

roi ou dieu, il faut accomplir un sacrifice. Alors, on est *dignus regnare*. Et il veut être digne, au plus haut de sa mission. Quand Mazarin lui a montré le sacrifice, il est brusquement dégrisé de sa passion ; aussi ferme pour éloigner Marie qu'il était ardent à vouloir l'épouser. Il lui impose d'être, comme lui, l'hostie de la royauté. Il ne prend plus garde que, de ses yeux, ruissellent des larmes...

Voilà les nouveautés réelles, — qui ne pouvaient être plus éclatantes. A défaut d'enthousiasme, *Le Lever du Soleil* emportera une estime sincère. L'interprétation en est assez remarquable. M. Yonnel, en Mazarin, restera inoubliable.

UNE « BÉRÉNICE » QUI FERA DU BRUIT.

La Comédie-Française, — salle Richelieu, — a chargé M. Gaston Baty de remettre en scène *Bérénice*, de Racine, dont on n'avait guère vu, depuis la retraite de Julia Bartet, que des représentations figées et grises. M. Baty a médité, rêvé, s'est enthousiasmé pour une opinion qui lui était venue, sur *Bérénice*... Le résultat de ces efforts me comble-t-il de plaisir ? Non, sans doute ; et parfois même, le fervent « racinien », en moi, se sent gêné... Irai-je, pourtant, crier, avec d'autres, « au scandale » ? Jamais de la vie ! Cette expérience singulière excite trop l'esprit, elle va persuader trop de gens de relire le texte, elle fera naître trop de discussions passionnées et fécondes pour que Racine n'en profite point. Les disputes théologiques ont toujours ranimé la piété des fidèles. Et puis, Gaston Baty est un grand artiste. On sait, depuis longtemps, qu'il « collabore », complaisamment, avec Flaubert, Musset, Shakespeare et Goethe. Son œuvre compte,

néanmoins, dans l'ordre de l'esprit. Elle est digne d'une opposition ferme, mais affectueuse.

Donc, c'est contre la *Bérénice-élégie*, cette espèce d'oaristys, de duo mélodieux et plaintif, installée sur la scène et dans les manuels littéraires, au cœur des éphèbes sentimentaux et des demoiselles languissantes, que M. Baty tire à boulets rouges. Il croit avoir constaté que le public, trompé par cette interprétation, est porté à prendre parti pour Bérénice contre Titus, et pour l'amour contre le devoir des empereurs et des rois, et à effacer le personnage de Titus au profit de Bérénice. De là l'affadissement de la pièce qui finit par écœurer les âmes mâles. Dans son remarquable ouvrage, *Les deux visages de Racine*, M. Pierre Brisson n'hésitait pas à avouer que cette confiserie lui tournait un peu sur l'estomac, et qu'il la plaçait fort au-dessous d'*Andromaque*, de *Britannicus*, de *Bajazet*. . . Racine voulait-il cela? Assurément, tout le contraire! Il exaltait le *sacrifice* de Titus; et c'était Titus son héros. Racine savait qu'on l'avait mis en ligne, sur ce sujet, avec Corneille, et naturellement, il comptait battre Corneille sur le terrain cornélien; devoir avant amour. D'autre part, il est certain que si Corneille s'est inspiré, dans *Tite et Bérénice*, des amours secrètes, mais dont tout le monde parlait, de Louis XIV et de sa belle-sœur Henriette, au point de donner à « Tite » un rival qui ressemblait comme un frère à Philippe d'Orléans, Racine, lui, s'est uniquement inspiré de l'idylle, vieille de plus de dix ans, du roi et de Marie Mancini. Il a même reproduit le mot de Marie : « Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez. . . ». Bon « scholar », il a vu dans le sacrifice de Titus, l'équivalent de la clémence d'Auguste ou de la continence de Scipion. Ce fauve, ce cœur aux passions brûlantes, restait, cette fois, pour le bon motif, conformiste. . .

L'a-t-on vraiment trahi, en prenant le parti de Bérénice, comme le croit M. Baty? Il exagère. Il a été très frappé par un drame analogue, et dont l'univers a parlé. Et frappé de

ce que toutes les midinettes du monde avaient acclamé celui qui avait sacrifié sa couronne à son amour. Il y aurait bien des nuances à marquer... Celle-ci, d'abord, que Titus n'avait pas de successeur, qu'il pouvait se juger irremplaçable, et risquait, en provoquant un conflit entre le peuple et lui, de plonger l'Empire entier dans le désordre...

Aussi le metteur en scène a-t-il voulu marquer le triomphe de Rome sur la reine de Judée. Il n'a point fait une « pièce historique », à proprement parler. Il n'a pas cherché à restituer la vraie Bérénice qui avait 51 ans, et était l'aînée de Titus de plus de vingt ans... Pourtant, il a — inutilement, je crois — accentué le caractère oriental, le caractère « femme de harem », voluptueuse et exercée, de Bérénice. Au point qu'à l'acte IV, son dialogue avec Titus tourne à la scène du lit... Elle s'étend sur les genoux de l'empereur ; elle lui caresse le visage, elle fait la chatte... Et nous pensons avec horreur, à Salomé devant Hérode, à la Sulamite faisant respirer son corps à l'amant royal... Or, Bérénice, dans Racine, est chaste ; elle est pudique, c'est son vrai charme. Elle est pudique, dans la mesure où Marie Mancini l'était, qui ne s'est jamais donnée à Louis XIV... Cette scène et quelques baisers trop « cinéma » de Titus à Bérénice, doivent être modifiés.

Pour mettre Rome et sa force sous les yeux du public, M. Baty a élevé, dans le « cabinet » de l'empereur, — c'est l'indication de Racine, — un haut piédestal, portant la louve romaine, en or pur. Et des vestales, au lever du rideau, font fumer l'encens devant le « totem »... Racine n'a pas pensé à cela. Mais je crois que cet ajouté, ce commentaire, cet élargissement lyrique ne lui déplairait pas. Il ne faut pas que le mot « cabinet » enchaîne à jamais les metteurs en scène...

A la fin du IV, Titus est appelé par « les tribuns, le Consul, le Sénat », suivis d'un grand peuple, qui veulent l'acclamer,

puisqu'il renvoie Bérénice. M. Baty a voulu nous faire voir cela. Les rideaux de fond s'ouvrent, et l'on voit une figuration nombreuse de toges, de cuirasses, de porteurs d'enseignes levant les aigles romaines... Sans doute est-ce très « opéra », et même music-hall. Mais cela produit un « choc »... D'après ma disposition d'esprit, je sens qu'un soir je trouverai cela beau, et le lendemain, excessif, et trop « corussant », comme disait Jacques Bainville, ami du modéré...

Le dernier acte ne se passe plus dans le « cabinet »... On voit Rome. Non la Rome de Titus, avec toutes ses pierres, son ciment robuste, ses marbres, ses colonnes intactes. Mais la Rome en ruine que Poussin (mort en 1665) avait montrée aux Français et à Racine. Rome ruinée, donnant, selon M. Baty, une image de sa grandeur plus forte et plus poétique que la Rome reconstituée par les archéologues... C'est beaucoup trop intelligent ; c'est d'une délicatesse trop tarabiscotée. L'art du théâtre est un art direct. Seulement, cette erreur-là est celle d'un artiste, et je ne suis pas irrité qu'on me l'ait proposée.

Ailleurs, et ces fautes réparées, — c'est facile, — que de détails précieux dans le « rafraîchissement » de *Bérénice* par Baty. En voici un exemple. Quand Antiochus annonce à la reine : *A jamais l'un de l'autre il faut vous séparer*, elle répond : *Nous séparer ! Qui ? Moi ? Titus de Bérénice !*... Toujours, les actrices lançaient ce vers avec une violence indignée. C'est l'interprétation la plus naturelle. M. Baty a inspiré à M^{me} Annie Ducaux, — Bérénice exquise, comme Yonnel est un admirable Titus, — une nuance nouvelle. Bérénice ne prend pas cela au sérieux... Elle se moque, et c'est avec un rire, un rire argentin, un rire de jeunesse sûre de soi, qu'elle lance : *Titus de Bérénice !*... « Impossible, a-t-elle l'air de dire. Absurde ! Pauvre Antiochus, il est fou ». Mais, peu à peu, la vérité l'envahit. A ce léger « retard » nous allons gagner de voir changer la physionomie de la reine ; le rire s'efface, les

yeux se durcissent, le désespoir change tous les traits. C'est sublime . . .

Il n'y a qu'avec Racine qu'on puisse se permettre des jeux pareils, où se découvrent des richesses insoupçonnées, inépuisables!

Robert KEMP.



Situation unique

au bord du Nil, près du Sporting et du Jardin de la Grotte
4, Rue IBN EL-MACHTUB, Tél. 43376. Madame MORIN



Les programmes officiels

TOUTES LES CLASSES

TOUS LES EXAMENS

BACCALAURÉAT

1^{re} partie : A, A', B

2^e » : Philosophie, Mathématiques

MAXIMUM DE SUCCÈS

Petits groupes d'élèves. Professeurs spécialisés

x x x

UNE SECTION ANGLAISE

Prépare avec succès depuis 10 ans aux examens anglais



Cours Supérieurs de Littérature, d'Art et de Philosophie

COURS COMMERCIAUX

DEMI-PENSION — AUTOBUS

Rentrée le Vendredi 3 octobre 1947



Grands Magasins

Cicurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Égypte

R. C. C. 26426

• OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK

NOUVEAUTÉS

D'AUTOMNE

AUX
ÉTABLISSEMENTS



OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK

LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 100
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 44586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 12 PIASTRES.

N. B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.